

PAUL GUITON

LA SUISSE

LA SUISSE ROMANDE

GRENOBLE,
EDITIONS B. ARTHAUD
Succ^e de J. REY

Bourgeois

Suecia Goll
J.B. & G.E. 7 juillet 1930

5-

LA SUISSE

TOME I

“ LES BEAUX PAYS ”

Volumes parus dans cette collection :

GABRIEL FAURE

AUX LACS ITALIENS

AU PAYS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

LA ROUTE DES DOLOMITES

ROME

AUX BORDS DU RHONE (De Lyon à Arles)

HENRI FERRAND

GRENOBLE, CAPITALE DES ALPES

LA ROUTE DES ALPES FRANÇAISES

P. DEVOLUY et P. BOREL

AU GAI ROYAUME DE L'AZUR

ROGER TISSOT

AU MONT-BLANC

PAUL GUITON

AU CŒUR DE LA SAVOIE

C. HOLLAND, Adapt. de JEAN DE METZ

LA BELGIQUE (tome I)

HENRI DEBRAYE

LA BELGIQUE (tome II et dernier)

EN TOURAINE ET SUR LES BORDS DE LA LOIRE

RAOUL BLANCHARD

LA CORSE

POMPEO MOLMENTI

VENISE ET SES LAGUNES

CAMILLE MAUCLAIR

LA NORMANDIE

PIERRE-GAUTHIEZ

FLORENCE

PARIS

ARMAND PRAVIEL

LA COTE D'ARGENT, LE PAYS BASQUE ET LE BÉARN

CHARLES BAUSSAN

LOURDES ET LES PÈLERINAGES DE LA VIERGE

PIERRE DUMAS

LE MAROC

RAOUL BLANCHARD et CAPITAINE SEIVE

LES ALPES FRANÇAISES A VOL D'OISEAU

EDMOND PILON

L'ILE-DE-FRANCE

HANSI

L'ALSACE

PAUL GUITON

LA SUISSE

6647

TOME I

LA SUISSE ROMANDE

Couverture de W.-F. BURGER

Ouvrage orné de 277 héliogravures

GRENOBLE
EDITIONS B. ARTHAUD
Succ^r de J. REY

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

De cet ouvrage, le vingt-sixième de la collection " Les Beaux Pays ", il a été tiré : 20 exemplaires sur Japon des Manufactures Imperiales, numérotés de 1 à 20, 300 exemplaires sur Hollande B. F. K. de Rives, au filigrane de la collection, numérotés de 21 à 320, et 100 exemplaires sur Japon nacré avec suite des illustrations sans le texte, numérotés de 321 à 420.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.*

Copyright by B. ARTHAUD, 1929

3
L

La nature a fait votre état fédératif; vouloir la vaincre n'est pas d'un homme sage..... Sans les démocraties de vos petits cantons, vous ne présenteriez rien que ce que l'on trouve ailleurs; vous n'auriez pas de couleur particulière. } Songez bien à l'importance d'avoir des traits caractéristiques; ce sont eux, qui en éloignant l'idée de ressemblance avec les autres Etats, écartent celle de vous confondre avec eux, et de vous y incorporer.

NAPOLÉON.



Genève. Le parc et le musée de l'Ariana.



Genève. La rade.

I

Genève et le Léman



*Armes de la Ville
de Genève.*

« **N**ous sommes une terre de lacs et de montagnes; celui qui ne sent pas la poésie du lac et de la montagne n'est pas un enfant de ce pays. » Telle est la définition qu'Eugène Rambert a donnée de la Suisse; et dès Genève, on en voit la justesse. Le lac, c'est le Léman magnifique; et les montagnes, elles se dressent au-dessus de ses rives, elles veillent dans le plus lointain du ciel. Genève même participe des deux. La ville moderne se développe sur les bords du lac; mais l'antique berceau de celle qui mérita le nom de Cité du Refuge

est toujours juché sur la butte où, dès l'origine, il se rempara. Simplicité de mœurs, traditions rigides comme le diamant, pendant des siècles voilà ce qu'elles abritèrent, ces vieilles murailles. Au centre, sur le point culminant, s'élève la cathédrale de Saint-Pierre, avec ses deux tours et



Le pont du Mont-Blanc.

sa flèche; et cette silhouette hardie plane au-dessus de tout. L'édifice dont les parties les plus anciennes remontent au ^xe siècle est de style lombard, ce style net qui venait à peine de passer les Alpes. Et déjà, par l'effet des bons matériaux trouvés sur place, on sent poindre, fleurir l'architecture du grand style ogival français. A l'intérieur, les colonnettes soutenant les arcs surbaissés qui courent en une jolie galerie autour de la nef centrale, sont encore très lombardes. Les piliers sont encore un peu murailles, un peu étalés, mais en faisceau. Dès les premières restaurations les nervures en partiront comme des fusées pour s'entrecroiser sous les arêtes des voûtes. L'ensemble n'est pas encore très aérien, mais c'est un point de départ. Il n'y a pas encore beaucoup de jours, mais il appartiendra aux maîtres français



Genève. La rade.

d'évider pour construire de belles cages à vitraux multicolores comme la Sainte-Chapelle. Une église lombarde est une église murée. Une église ogivale est plutôt par éléments aériens. Saint-Pierre de Genève est un des premiers édifices de transition entre les deux manières; d'où sa grande importance.

Les maisons se serrent autour de l'église, très hautes, très anciennes, avec les percées ré-



*Monument commémoratif de l'arrivée des Suisses
au Port Noir.*



Genève. La façade de Saint-Pierre.

gulières de leur fenêtres dont beaucoup à meneaux ou à sculptures. Les grands bourgeois de Genève les habitèrent. Le chant matinal des hirondelles venait, dans l'une d'elles, surprendre un homme et un enfant qui avaient passé leur nuit à lire des romans; et le père disait : « Allons nous coucher; je suis plus enfant que toi. » C'était Isaac Rousseau et son fils Jean-Jacques.

A quelques pas de la maison où naquit le Citoyen de Genève se trouve le cœur de la République, l'Hôtel de Ville à la porte duquel veille toujours un superbe gendarme à plumet bleu. Vieilles voûtes, vieilles rampes

qui servent d'escaliers, salles historiées de fresques anciennes, souvenirs des luttes pour la liberté, un va-et-vient tranquille qui sent le bon gouvernement, voilà



Genève. Détail de la décoration de la chapelle des Machabées.



Genève. Les tours de Saint-Pierre.



Genève. La rampe de la Treille.

ce qu'on rencontre dans cette maison si glorieuse. Derrière, vers les anciens remparts, se trouve la promenade de la Treille, la seule qu'il y eût dans l'enceinte de la vieille cité. C'est là qu'à huit ou neuf ans Isaac Rousseau rencontra sa Béatrice, Suzanne Bernard qui mourut en donnant la vie à Jean-Jacques. C'est aussi par là que lors de l'Escalade, la nuit du 11 décembre 1602, Sonnaz et Brignolet, à la tête des Savoyards, pénétrèrent dans la place. L'échec de ce coup de main consacra l'indépendance de Genève. Une jolie fontaine, au bout de la rue de la Cité, commémore l'événement. En contre-bas des remparts disparus, un

Derrière, vers

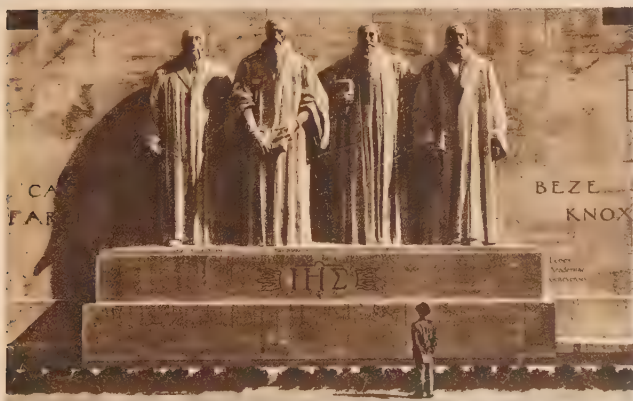


Genève. La tour de l'île.

monument paraît leur survivre dans l'espace et dans le temps. C'est celui



Le monument de la Réformation.



Le monument de la Réformation : détail.

de la Réformation dont Genève fut la ville sainte. Une muraille immense, implacable comme celle de l'éternité; et contre elle, debout comme en face de

l'Histoire, les réformateurs : Calvin, Théodore de Bèze entourés de Farel

et de Knox. Leurs longues tuniques de pierre à plis raides les enveloppent en un hiératisme rempli d'austérité. A leur droite, d'une taille plus humaine, Frédéric-Guillaume, Guillaume le Taciturne, Colligny; à leur gauche, Williams, Cromwell, Bockskay. Des bas-reliefs, des inscriptions disent les grandes dates de la Réforme. Par devant court une raie d'eau dont le reflet métallique accentue la rigidité de l'ensemble. Les figures sont de Bouchard et de Landowski.

Elevé dans les jardins des Bastions, ce monument est à la frontière de l'ancienne Genève et de son existence moderne. Il fallait un noyau d'une telle solidité pour qu'elle devint par la suite la ville internationale par excellence. Internationale sans cosmopolitisme de mauvais aloi. Très ouverte de cœur et d'esprit sans rien perdre de ses fortes qualités locales. Et la ville nouvelle s'est étendue avec une joie frémissante sur les bords du lac qu'elle enserre, qu'elle caresse de ses longs quais monu-





mentaux plantés de promenades et bordés d'hôtels. Comment la dire, cette ville toute d'élégance et qui marie l'eau, la verdure et la pierre en une harmonie d'une souveraine distinction? Le lac lui-même aussi vaste qu'une mer vient s'unir à la ville jusqu'à n'être plus qu'une baie, qu'un bras d'eau, un fleuve enfin; mais c'est encore le Rhône, prince de tous les fleuves alpins. Des ponts monumentaux l'enjambent: le long pont du Mont-Blanc, à découvert du côté du large, et celui

des Bergues dont la ligne brisée s'appuie sur une île en bastion, une oasis d'arbres et de gazon où trône la statue de bronze de Jean-Jacques. Et alentour volent les mouettes, s'ébrouent les canards et les cygnes. Cette nature, si intelligemment traitée comme ornement dans un ensemble d'un urbanisme aussi grandiose, va bien à l'homme souffrant qu'accablaient les trop fortes choses. Quel endroit aussi pour dériver les inquiétudes de la vie, de l'art ou de la pensée ! Que de grands hommes

vinrent sur les rives de ce port, dont les bâtiments de plaisance ne connaissent guère de la navigation que les joies, comme en un havre où



Genève. Le pont des Bergues.

ils reposaient un moment la tension de leur volonté créatrice ! Goethe, Shelley, Dostoïewsky. Byron habita Cologny où son âme brûlée y était en un bain de fraîcheur. Et l'on imagine que tout près de là dut être la villa où Claire de Beauséant, la Femme Abandonnée, savoura son dernier amour comme Balzac, son chroniqueur, y avait par deux fois abrité ses aventures. De ces réfugiés spirituels Genève a gardé d'être plus que nulle autre au monde ville ouverte aux lettres et aux arts. Théâtre, musique, conférences infiniment variées, plastique, expositions, tout cela règne à Genève, sans snobisme comme sans ennui, sans parti pris, sans cénacles, avec le seul souci d'une connaissance désintéressée. Ville européenne, ville mondiale, elle se développe plutôt entre les deux branches du Quai du Mont-Blanc.

A l'origine, en un square entouré de grands hôtels, s'élève le monument à Charles II, duc de Brunswick, dans le style, dit la tradition,



Genève. L'Université.

des mausolées Scaligers à Véronne; mais cette filiation est tout autre que manifeste. Elémir Bourges, dans son *Crépuscule des Dieux*, s'est fait le Saint-Simon du personnage. En poursuivant, au long de l'eau, par la belle avenue plantée de tilleuls, on ne doute point qu'elle mène en un lieu d'importance. De fait, c'est l'accès symbolique à la grande Suisse touristique. Elle ne se termine pas. Ses charmes et ses fleurs se déversent dans un parc qui la continue. Et en bordure, un édifice, autrefois Hôtel National, aujourd'hui



Le monument Brunswick.

siège de la Société des Nations. Ce grand atelier est tout bruisant du cliquetis des machines à écrire; et à coups de cet instrument incisif comme un scalpel, on y fait du pignochage sur la politique



Genève. Le Palais des Nations.

internationale. Le bâtiment est accueillant. Pour peu qu'on s'y risque, on y est invité à prendre le thé par des gens de toutes les langues. Dans chaque bureau, ces Messieurs et ces Dames ont leur tasse avec cuiller individuelle passée dans l'anse, comme dans toutes les casernes; et on en sort les bras chargés de brochures.

Genève ne se contente pas du déjà vu, du déjà fait. Elle poursuit un art vivant. Qu'on s'écarte vers le faubourg boisé de Grange-Canal. On y voit d'abord une petite maison où, en 1754, se rencontrèrent à la fois Rousseau, M^{me} de Warens et Thérèse Le Vasseur. Quelle conjonction d'existences gâchées ! Mais à deux pas de là, c'est un joyau de l'art moderne, la petite église de Saint-Paul. Après avoir traversé un narthex comme à Saint-Apollinaire de Ravenne, on pénètre dans une nef solide sans être trapue, et recouverte d'un toit à la charpente coloriée. Audessus des colonnes en béton poli soutenant la course des pleins cintres,



Genève. Eglise Saint-Paul.



Genève. Eglise Saint-Paul : décoration.

les murs sont plats. Des vitraux y forment frise, au dessin nerveux, aux tons recueillis où sont historiés tous les saints des Alpes et du Rhône. Par delà l'envol de l'arc triomphal, le chœur en demi-cercle occupé par l'autel primitif est décoré jusqu'au cul-de-four par une formidable composition de Maurice Denis : Saint-Paul entend l'appel, prêche dans la galère, est décapité aux Trois-Fontaines. Les bas côtés ont l'ombre mystérieuse des vieux édifices ravennates, avec toute une imagerie en pierre, à fresque, en vitrail qui montre toute la sin-



La rade de Genève vue de Cologny.

cérité des âges où la foi était simple. Pas une note discordante, pas une faute. Ce monument, dû à la persévérance d'un apôtre disparu, l'abbé Francis-René Jacquet, et à l'enthousiasme des artistes, restera comme un modèle.



Ouchy. Le port.

Monterons-nous sur les hauteurs environnantes pour y découvrir toute la chaîne du Mont Blanc? Goethe y est passé et il a chanté : « Ces hautes Alpes sont comme

une sainte armée de vierges que, sous nos yeux, en des régions inaccessibles, l'Esprit du ciel se réserve pour lui seul en une éternelle pureté ».

Elançons-nous plutôt dans le frémissement des grandes ailes blanches, des voiles en ciseaux, à travers le bleu du lac, par les golfes riches en découvertes. C'est Coppet où M^{me} de Staël noya en des flots d'encre la trépidance de ses amours et de ses insatisfactions. C'est Nyon et son château flanqué de fines tours pointues; Morges avec son lourd arsenal, en face du Mont Blanc qui brille à travers la trouée des



Genève. Parc Mon Repos.

Dranses, dans le lointain, par delà la plus grande largeur du lac. Les voiles y glissent comme des flammes blanches et les vapeurs se hâtent au battement sourd de leurs aubes dans toute l'étendue de cette



Lausanne. Vue générale, la cathédrale et le château.

petite Méditerranée. Et on aborde bientôt à Ouchy dont les grandes constructions reslètent dans les eaux leur front de bandière adouci par la verdure. Peut-être nulle part n'est-il possible de voir un plus bel alignement d'hôtels en un cadre d'une élégance qui n'a pas une faiblesse. C'est une des résidences préférées des princes et des princesses modernes, grands noms de la finance, des arts, du monde dans toute sa diversité, qui ont remplacé le palais par le palace. Des assemblées

diplomatiques y ont eu lieu pour essayer de forger de l'histoire.

Par-dessus, un funiculaire aux berges toutes fleuries monte à Lausanne, curieuse ville qui



Ouchy.



Lausanne. Pont du Chauderon.

s'accroche aux pentes irrégulières des ravins du Flon et de la Louve. Aussi est-il difficile d'en saisir l'ensemble. On a toujours l'air d'y marcher sur des toits. Et cependant Lausanne a su acquérir une certaine



Lausanne. La cathédrale.

régularité urbaine en jetant d'immenses ponts d'un quartier à l'autre, par-dessus les ravins. La vie fourmille partout : afflux d'étrangers qui ont toujours aimé Lausanne ; groupe joyeux des étudiants, car Lausanne possède une des universités les plus brillantes de la Suisse et un ensemble de grandes écoles rare en tout pays ; vie locale enfin, surtout deux fois par semaines, le mercredi et le samedi, lorsque les paysans des environs envahissent la Riponne, devant les bâtiments centraux de l'Université.

C'est là qu'il faut venir surprendre sur le vif l'accent du terroir vaudois, une causticité qui se dissimule sous une bonhomie un peu traînante, ironique en diable, mais jamais mauvaise, et toujours éclairée d'un



Lausanne. L'Université et la cathédrale.

sourire. On s'enfonce dans la vieille ville aux rues en vilebrequin : la Palud, devant l'Hôtel de Ville, avec la statue de la Justice sur le triomphant d'une fontaine; et les escaliers du marché par où l'on monte au plus haut, vers le grand cube du château couronné par un encorbellement

de mâchicoulis et de tourelles; surtout vers la glorieuse cathédrale. Ce fut la préférée de Viollet-Le-duc qui la restaura et mourut à l'ombre de ses murailles. Aussi bien



Nyon.



Vevey. Vue depuis le Mont Pèlerin.

et peut-être mieux qu'à Genève, on y saisit la belle filiation lombarde d'où procèdent tant de grands édifices à partir du ^{xiii}^e siècle. L'abside est soutenue par de fortes colonnes et le cul-de-four s'évide en nervures. Les piliers jumelés, où l'on saisit sans feinte l'alternance des piles fortes et des piles faibles, pourrait surprendre l'œil peu averti, de même que les colonnes engagées qui fusent jusqu'à la voûte. Et il y a d'autres marques d'éclectisme; comme l'essai de voûte normande à la première travée, alors que le reste



Morges. L'arsenal.

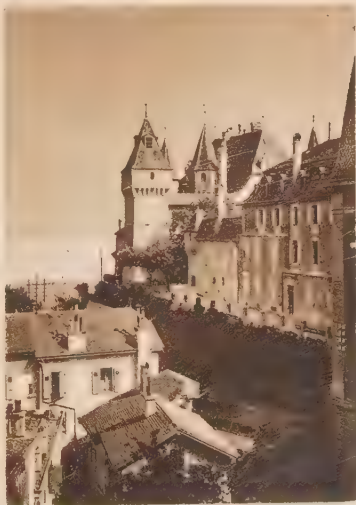


Lutry. Le Grammont et les Cornettes de Bise.

continue par la pure ogive française. Là se déroula, se déroule encore toute la vie spirituelle et politique de Lausanne et du pays de Vaud.

Au-dessus de la ville s'arrondit le signal de Sauvabelin, tout couvert de bois, qui furent à l'origine la résidence de Belen, dieu-soleil, guérisseur et prophétique comme Apollon. Aujourd'hui, c'est un parc aux pelouses et aux futaies toutes nettes et peignées comme un enfant bien sage. C'est la promenade favorite des Lausannois. Il y a une pièce d'eau et des guinguettes. Le Bois de Boulogne, en comparaison, fait figure de forêt bien désordonnée.

Continuons notre navigation merveilleuse. Voici Pally, Lutry, Cully, noms gazouillants, pays serrés entre

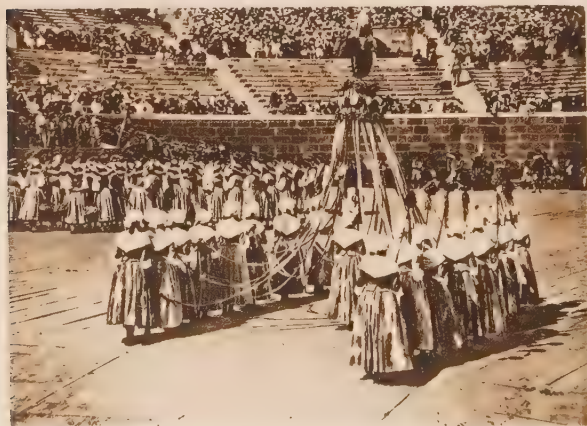


Nyon. Le château.



Vevey. Défilé de la Noce lors de la fête des Vignerons, en 1903.

le lac et les coteaux de vignes à la verdure attendrie. Ce moutonnement régulier garnit toute la pente, traversé de temps en temps par la course



Fête des Vignerons en 1927. Danse des rubans.

d'un train, coupé par une cascade sage comme une fontaine. On a déjà vu cela quelque part. Mais oui ! C'est le pays de Ramuz, celui de *Joie dans le Ciel*. Il ne pouvait être que là. Où trouver ailleurs



Fête des Vignerons en 1927.

un paradis si terrestre ou une terre si paradisiaque ? Puis c'est Vevey, sous les verts pommiers de laquelle Musset se promena avec son étranger vêtu de noir. Bourrit, qui fut en tout un précurseur de l'alpinisme contemporain, s'est, au cours de ses randonnées, beaucoup occupé des femmes. « Cette ville, habitée par un sexe charmant, est dans une situation imposante et variée », dit-il de Vevey. La définition est encore vraie en tout. Certaines années, ont lieu ici de grandioses fêtes de la Vendange. Elles sont célèbres. L'agglomération touris-



Fêtes des Vignerons en 1927. Faucheurs et faneuses.

tique du fond du lac, une des plus considérables du monde, commence en cet endroit. Nous nous enfonçons dans la beauté de ce golfe, un des rendez-vous de l'Univers. Au droit de Clarens, c'est l'île charmante des Mouettes. A terre, sur l'éminence, se dresse le château du Châtelard. Rousseau vint ici dans son périple de 1754, et sans doute choisit-il alors ce cadre pour la *Nouvelle Héloïse* qu'il écrivit deux ans après. Voilà donc le château de ce sganarelle platonique de Volmar. Ce n'est point par le vaste décor des pleines eaux et des pics neigeux



Champs de narcisses au-dessus

que Jean-Jacques fut attiré. Comme toujours, il tourna le dos à la nature forte pour composer un paradis bien artificiel que des rideaux d'arbres dérobaient à l'espace; il y mit des ruisselets, des pelouses, des



Au fond, les Dents du Midi.

A partir de cet endroit, on entre dans un habitat fastueux qu'on ne saurait dénommer ni ville, ni bourg, ni rien. C'est une succession de villas et d'hôtels; d'hôtels surtout, énormes, et ils se touchent tous.

oiseaux, des animaux apprivoisés, et puis des âmes qui fondaient sous les larmes comme sucre mouillé. Pauvre Héloïse sans postérité ! Car ce ne sont point tes filles, celles que je croise sur le quai, agiles et pimpantes; petites modernes venues d'Angleterre, d'Amérique, de France, du Nord et du Sud, de partout, jeunes tennisseuses aux cheveux courts et genoux au vent. Qui donc vous blâmerait de ne plus avoir pour idéal un pédant pleurnichard, et de préférer ces solides garçons qui serrent en leur poing une crosse de golf ou le volant de leur auto ?

Ils s'amoncellent le long des quais et par les pentes toutes vertes qui montent jusqu'à la forêt. Ces cubes de pierre, mis les uns sur les autres, feraient une montagne, un grand piton blanc aussi haut que ceux qui couronnent les hauteurs. Mais tout cela est d'une incomparable tenue. Vernex, Montreux, Territet, peut-on les séparer l'une de l'autre ? Elles se tiennent, elles forment une continuité entre le lac et la montagne, ensemble touffu de construction et de végétation. Le centre en est Montreux dont la presqu'île bombe au milieu de l'eau comme une gorge qui s'offre. Partout, des avenues plantées d'arbres, des jardins, des squares; et si l'on s'écarte de l'alignement qui se moule sur la flexuosité du rivage, on a peine, par derrière, à trouver une quelconque régularité. Il n'y en a pas. Un grand hôtel entouré de ses terrasses et des courts de ses tennis y voisine avec une banque, avec un casino. Tout cela le plus souvent posé de guingois; d'autant plus que la pente commence tout de suite, et les gares mêmes sont obligées de se planter sur le terrain en plusieurs étages. Ce n'est point du désordre, mais suprême liberté; liberté mondaine qui trouve sa propre discipline dans l'élégance et



Montreux et les Dents du Midi.

dans la tenue. Il semble que nulle part on ne pourrait davantage la savourer, cette vie de primesaut, qu'en cet endroit où tout ce qui est enclos entre la plaine liquide du lac et les roches droites dans le ciel, belles maisons au milieu des parcs, forêts et montagnes, est fait pour embellir les jours. Le motif principal de cette symphonie d'allégresse reste la grande nappe bleue du lac, ces eaux d'un bleu tendre, d'un bleu de ciel, avec des luisants plus vernis qui se posent



Montreux, les Planches et Clarens.

par grandes plaques. Aucun autre lac ne le possède, ce bleu qui donne avec une pareille intensité. Le soir, dès que le couchant rougit les cimes et l'ouate des nuages, des taches roses se mettent à nager comme des flaques d'huile parfumée. C'est une sorte de Riviera, mais avec une végétation moins violente, plus attendrie. Des platanes à la frondaison noble et calme, des marronniers onduleux et frisés, des tilleuls fleuris enivrants comme des orangers; et surtout les grands saules pleureurs qui renversent dans l'eau leurs touffes vert clair, comme des Ophélies échevelées. Que de retraites

d'amour sous ces branches qui laissent pleuvoir une si tendre lumière !
Les cygnes en leur nage silencieuse, y viennent mettre parfois le bouillon-



Montreux, Glion, Caux et Rochers de Naye.

nement blanc de leur plumage. Une seule note de mélancolie : les mouettes, de leur vol brisé, mènent au-dessus de l'eau leur ronde d'âmes en peine qu'elles accompagnent de leur cri aigre, ce cri de vieille femme à la voix fausse.

Mais haut dans le ciel triomphe la fierté des Dents du Midi aux arêtes nettes, à la large paroi garnie de neige, diaprée, aussi changeante que les heures. Elle soulève tout le site, ajoute un accent d'héroïsme, une majesté qui le complète. Car la montagne qui domine Montreux est toute aimable : des pentes vertes comme tirées au cordeau, des bois, et juste les bosses chauves de la Dent de Jaman et des Rochers de Naye pour donner de l'énergie à la ligne des crêtes. Tout un entrelacs de routes et de voies ferrées cherche à s'emparer des pentes, avec une large douceur géométrique. Une crémaillère monte jusqu'au sommet des Rochers



Régates sur le Léman.

de Naye, vaste plateau de prairies tombant brusquement en falaise du côté du lac; et l'on voit les eaux luire à perte de vue, les bateaux comme de gros poissons nageant en surface, l'embouchure du Rhône, le Grammont qui pèse de son ombre épaisse sur le bord du bassin, et, par derrière, une allégresse de cimes neigeuses. Une autre ligne, par

les Avants, passe en Gruyère. On commence à monter au-dessus de la ligne harmonieuse des baies et des demi-cercles de terre qui mordent sur le lac. Plus

on monte, plus les tons s'adoucissent, s'amortissent. Le blanc des



Jeunes baigneurs.



Les Avants sur Montreux, avec le Col et la Dent de Jaman.

hôtels, le vert des arbres s'accordent de plus en plus avec le bleu indéfinissable des eaux qui s'évapore, baigne tout, imprègne tout. La Dent du Midi se soulève hors de la gaine des contreforts qui l'entravaient. Les eaux du Rhône se prolongent en une traînée grise bien loin avant de se décider à se mêler à celles du lac. Sur les pentes où l'on s'élève, la nature est rendue aimable, presque mondaine par le caractère de la végétation qui garnit tout. Une grande ravine même que l'on côtoie n'a rien de désolé, car les sapins la feutrent; et c'est à peine si l'on voit quelques taches de terre violette



Les Rochers de Naye.

au milieu des fourrés. Parmi cette morbidesse qui n'a cependant rien de mièvre, est une station tout à fait choisie, les Avants. Un grand calme, une grande élégance, des villas et des hôtels disséminés à travers les rideaux



Les Rochers de Naye.

d'arbres. Le site s'ouvre du côté du lac en une sorte de vision sur l'infini. Des pentes aux lignes mesurées l'enferment du côté des monts que surveille la Dent de Jaman. C'est une dame du temps passé dont la taille un peu courte est perdue dans une robe à traîne et à lourds plis cassés, noire et verte l'été, de brocart d'argent pendant l'hiver. Tout autour des Avants, de belles ondulations fourrées, boisées, solitaires, à perspectives toujours riches et toujours changeantes, sollicitent le promeneur. C'est un bain de tranquillité pour l'âme et pour le corps. Mais ce coin prend son accent le plus rare au printemps, vers la fin d'avril, lorsque les prairies se couvrent de narcisses. On ne voit que du blanc; la terre s'habille en fiancée. Les fleurs ondulent à la brise en vagues mousseuses et elles donnent à ce qu'elles entourent une sorte d'ingénuité, comme si chaque chose n'avait pas existé auparavant, venait seulement de naître : un



Les Avants. Bâcherons dans la neige.

chalet à l'air étonné sur le bord d'un champ, des taillis frissonnants, un sapin noir, élancé, curieux. Des jeunes femmes se répandent en chantant à travers ces fleurs, les cueillent en gerbes et les descendent à Montreux pour la fête des Narcisses. Toutes les voitures, tous les chars, tous les cortèges en sont parés. La disposition des pentes fait aussi des Avants un bon centre de sports d'hiver. Les skieurs y sont favorisés, et s'égayent dans toutes les directions. Et par ailleurs, la luge, le patin et le hockey ne chôment pas.

Redescendons de ces calmes hauteurs pour visiter, au bout du lac, un endroit plus assombri. La côte s'échancre en large golfe. Des récifs la défendent, que le lac bat d'un continuel ressac. Sur le plus considérable est assis un château qui condamne le défilé, entre montagne et lac. C'est le château de Chillon, un monceau de tours carrées ou rondes en pans coupés, avec des échauguettes, des cheminées en clochetons, des mâchicoulis et des girouettes par-dessus les toits de brique. Un pont de bois couvert le relie à la rive, avec l'échoppe du gardien posée sur deux piliers. L'accès n'en est point commode. Non qu'on ait à redouter



La Dent de Jaman.

les défenses de la garnison, mais la cohue des visiteurs y est terrible. Ils arrivent par vingt, par trente cars remplis, des Américains, des



Château de Chillon.

Anglais, des gens de tous pays. Enfin on peut pénétrer dans la première cour de cet endroit effrayant. On est surpris. On dirait une auberge du bon vieux temps, propre, avec ses lauriers en caisses, sa vigne grimpante et ses pots de fleurs sur le rebord de la galerie de bois. C'est plutôt un décor d'opéra comique. Mais il faut descendre dans les entrailles des souterrains, précisément dans la grande salle basse, une salle de défense au ras du lac qui s'arc-boute vigoureusement au rocher. C'est la prison de Bonivard. Et bien qu'il soit douteux qu'un prisonnier ait été jamais mis en

un endroit si peu secret, tous les visiteurs y prennent un air navré. Et je le serais également si je ne me souvenais qu'un autre prisonnier, Tartarin, a aussi été enfermé là. Les guides des caravanes s'égosillent en anglais, animés du désir de convaincre. Mais l'un d'eux dans mon dos,



Le château de Chillon et les Dents du Midi.



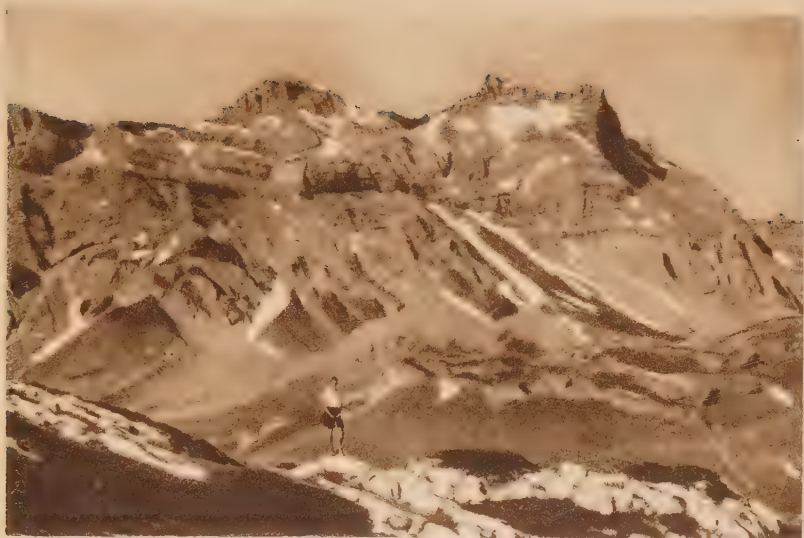
La « Prison de Bonivard ».

ne croyant pas être compris, avoue à un camarade : « Il faut bien mettre un peu de conte, sinon ce serait ennuyeux ». Je sais gré de sa franchise à cet émule de Bompard. Ce n'est pas de sa faute après tout, mais de celle de Byron qui, sans trop savoir ce que fut Bonivard, composa sur ce Prisonnier de Chillon un poème tout à fait troublant : « O Chillon ! tu es un lieu sacré ; le triste pavé de ta prison est un autel ». Sans doute ; quelle différence, malgré tout, avec le véritable Bonivard, héros de la liberté certes, mais bon vivant aussi et qui, après sa délivrance,

fut mis sur la sellette, à Genève, pour avoir joué aux dés un quarteron de vin avec Clément Marot. O toute puissance du génie créateur. Combien de ces gens connaîtraient Bonivard et viendraient ici sans la fulgurante poésie de Byron? Avant lui, les visiteurs, comme Cambry, se souciaient peu des prisonniers. Ils se rendaient aux salles supérieures dont les fenêtres à colonnettes d'un style si élégant plongent sur le lac. Et c'étaient des images de joie qu'ils recevaient. Est-il permis, en reprenant la tradition après eux, d'évoquer les belles châtelaines assises, les soirs, sur les sièges de pierre à écouter la chanson des barques répercutée par l'écho des eaux tranquilles? Et j'imagine que c'est à l'une de ces fenêtres que Byron lui-même trouva les vers qu'il inscrivit ensuite dans son *Childe-Harold* : « Le lac Léman me sourit avec son front de cristal, miroir où les étoiles et les montagnes admirent le calme de leur aspect ».



Le Bouveret.



La chaîne des Diablerets vue du col des Essets sur Bex.

II

Le Bas Valais

LE Valais ! Parmi toutes celles des Alpes, et le nom qu'elle porte depuis l'antiquité le signifie clairement, c'est la vallée type, la vallée par excellence à laquelle nulle autre n'est égale en proportions ou en beautés. Ni la Maurienne ni la Valteline, dont elle a toute la majesté sans la mélancolie parfois un peu lourde; ni la vallée de la Durance dont elle possède toute la couleur, mais avec une abondance orographique dont sa sœur provençale reste loin. Le Rhône y coule d'un bout à l'autre. Depuis son estuaire dans le Léman, aussi vaste qu'une mer, jusqu'au glacier d'où il s'épanche, il a 160 kilomètres de cours. C'est le premier des fleuves alpins. Le Pô n'est qu'un torrent à côté de lui. Avec une robustesse de géant tranquille, à pleins bords il roule ses eaux d'une teinte si douce, un gris clair avec un léger rappel de vert et de jaune.



Le Meuveran et les Dents de Morcles.

La grand'route, bordée de peupliers, dévalle à ses côtés; et les deux traversent un chapelet de villes glorieuses : Brigue, Viège, Sierre, Sion, Martigny, Saint-Maurice.



Leysin et les monts du Chablais depuis le Chamossaire.

Si la rive droite est flanquée de pentes taillées par des gorges raides et très courtes, presque des ravins descendus des crêtes austères qui séparent le Valais du pays Ber-

nois, sur la gauche s'ouvrent des vallées suspendues, amples de lignes, profondes, et chacune est à soi tout un monde. Chacune se rattache en



Sommet de l'Arête de l'Argentine et la chaîne des Diablerets.

son fond à la plus belle courtine de montagnes qui se puisse voir, faite des cimes les plus fameuses des Alpes, chaîne gigantesque où depuis la Dent du Midi jusqu'au Lucendro s'alignent les dômes de neige et les pics déchirés, les Weiss-horn et les Rothorn, avec le Dolent, le Combin, la Dent d'Hérens, le Cervin, le Mont Rose, le Monte Leone; témoins des luttes qui convulsèrent notre terre aux origines. Mais ce profond sillon du Valais n'a pas moins été battu par les hommes. Les peuples innombrables s'y heurtèrent, venus de partout, par le bas



*Dans la chaîne du Muveran.
La dalle de Pierre Cabotz.*



Aigle. Le château.

de la vallée, et aussi par les grands cols confluent : le Grand Saint-Bernard, le Simplon, la Furka, le Grimsel, la Gemmi, qui faisaient couler des flots d'hommes aussi pressés que les eaux des torrents. C'est pourquoi l'on est fort embarrassé pour choisir parmi tant d'abondance, et pour se frayer un itinéraire au milieu d'attraits qui vous sollicitent avec une égale insis-

tance. Quelle route suivre ? La route basse, coupée par les carrefours de tant de vallées, ou l'éblouissant chemin des crêtes qui ondule à travers les glaciers ? Pour ne rien perdre, prenons d'abord par les fonds.



Paysannes de Champéry.



Le lac de Morgins.

Après la symphonie en bleu majeur qui a vibré tout le long du Léman, l'entrée du Valais forme dissonnance. Elle est noire. Et cependant, elle n'est point triste. Sur la rive gauche, des bosselages d'herbes et



Près de Champéry l'hiver.

de bois burinés de ravins feutrés. La verdure y joue en clair et sombre. Et au-dessus, un alignement de pitons nus, nets, bien découpés. Ils semblent bouger au bord du ciel, s'agiter, se parler. Mais sur la rive droite, le site est plus alpin. C'est un immense cirque de roches avec quelque neige. Les crêtes des Diablerets, noires et mordantes montrent l'appropriation de leur nom. Plus près, la masse solide du Grand Meuveran. Depuis Aigle, une crémaillère monte à Leysin. Les pou-

mons fatigués vont se remettre dans ce nid de forêts toujours insolé, toujours tiède même sous la neige. A Monthey s'embranch le Val d'Illiez, un des plus agrestes de toutes les Alpes, grand vallonement où les prairies luisent parmi le bouillonnement des bois. Champéry a un



Saint-Maurice. Le Salentin et la Cime de l'Est.

air monumental avec ses rues bordées de hauts chalets à toits surplombants. Morgins est au milieu de ses forêts de résineux, avec un lac, goutte bleue tombée presque sur la frontière de Savoie. Dans tout le val, les femmes portent le pantalon d'homme, un bonnet rouge, et fument la pipe.

L'on n'en est qu'au vestibule du Valais. La vraie porte se trouve à Saint-Maurice, la vieille Agaune des Gaulois. C'est une chuse sévère, un étranglement où le Rhône, la route et la voie ferrée ont peine à passer



Une rue à Champéry.



Les Dents du Midi vues du col d'Emaney.

ensemble. Au delà, des abrupts de roches noires couronnées de buissons
emprisonnent la ville



Les Dents du Midi.

et la vallée dans leur vaste demi-cercle. C'est le plus ancien des foyers spirituels de l'Helvétie, et même de toutes les Alpes. Une inscription confesse la ville : *christiana ab anno LVIII*. Et en 302, la Légion Thébaine ramenée des bords du Rhin pour aller com-



La varappe au sommet de l'Aiguille de l'Est.



Gorges du Trient.

battre les Maures d'Afrique, refusa de faire aux faux dieux les sacrifices rituels. Tout entière elle fut massacrée, avec son primicier Maurice, ses lieutenants Exupère et Candide. Comme le veut Bourrit, la disposition du lieu explique la possibilité de ce martyre. Les ossements reposent sous l'abbaye que Saint Théodore, premier évêque du Valais, édifia trois quarts de siècle plus tard pour leur vénération. Mais les pierres des monuments successifs, les éboulements de la montagne leur ont fait un tumulus si mélangé qu'il est difficile d'y tout retrouver. Un trésor unique en chrétienté y est une lampe votive perpétuellement resplendissante.

Ce sanctuaire est gardé par l'austérité des cimes : la Dent du Midi, la Tour Sallière. La Dent du Midi apparaît d'abord toute noire, comme une bête au repos, une sorte d'animal de légende hérissé d'écailles qui tend le cou, lève le muffle pour boire à même le ciel. La Tour Sallière est séparée de la Dent du Midi par une crête de neige et une sorte de vallon brutal. Elle semble plus massive, plus renfrognée. Mais à mesure que l'on avance dans la vallée, elle se redresse avec la vigilance d'une tour de guet.



Dents du Midi. Le Dôme vu du col de Susanne.



Trient. L'aiguille du Tour.

Cimes chères à l'alpinisme suisse, les Dents du Midi surtout qui furent explorées par Rambert et par Javelle. Ils ont célébré l'un et l'autre le cirque de Salanfe : une corbeille verte, immense, d'un vert lustré, comme de velours, fileté par le torrent bleu d'ardoise. Au-dessus de cette bucolique, d'un seul jet s'enlèvent les crêtes déchirées en aiguilles que les plaques de neige rendent plus aériennes encore. Les vallons qui se creusent à leurs flancs sont d'une indicible sauvagerie. On y pressent des bouillonnements de cataclysme. De fait, tout ce quartier, sur les deux rives, fut maintes fois ravagé par des catastrophes : écroulement des Diablerets en 1714, crues dévastatrices de la Losence en 1290 et 1308 ; et surtout, ravages répétés dans le vallon de Saint-Barthélemy, tellement qu'en 1635 l'évêque Jost se prit à exorciser cette montagne qui s'éboulait si funestement. Peine perdue. Les sinistres continuèrent. Le dernier, non le moins terrible, eut lieu en septembre 1926. Par une sorte de divination, la *Grande Peur dans la Montagne*, de Ramuz, parue quelque temps auparavant, en avait décrit la grandeur terrifiante.



Martigny. La Batiaz.

Le long du Rhône, on continue à s'avancer par de solennelles avenues de peupliers. Bientôt on entrevoit une lueur qui bouge, dans un étranglement de rocher noir, un moutonnement d'un blanc d'argent. C'est la cascade de Pissevache, la plus décrite de toutes les Alpes. Les paquets d'eau, au sortir du boyau, se heurtent avec colère pour se précipiter dans le vide d'une hauteur de 70 mètres; et ils courent, perpétuellement renouvelés, en un écheveau qui éparpille des fils perdus, se brise avec fracas dans le bas en soulevant une poussière d'étincelles. Image parfaite de la fuite des jours, cette caresse indéfinie de l'eau sur la face de la Terre.

A Vernayaz, les gorges du Trient. Le torrent, comme un Phlégéon, s'engouffre à la recherche de l'enfer entre des falaises si formidables qu'elles ne laissent glisser qu'une lueur humide, hallucinante. Mais l'on peut s'évader vers Chamonix par Salvan, joyau alpestre où Javelle se désolait autrefois à la pensée qu'il y pût dans l'avenir passer une route. Que dirait-il s'il y voyait le chemin de fer !

A Martigny, la vallée fait un retour d'équerre et remonte dans

une direction Est-Nord-Est qu'elle conserve à peu près jusqu'en son fond. C'est l'Octodure des Romains. Ils y villégiaturèrent et plantèrent la vigne, aujourd'hui une des richesses du Valais. « Les femmes ici gouvernent les hommes, leurs volontés font des lois », dit Bourrit. Il paraît que tout le monde s'en trouve bien. Là se branche une vallée à triple ramification : Val de Bagnes, Entremont, Val Ferret. C'est une des plus célèbres des Alpes. On remonte le cours de la Dranse aux eaux noires, si noires que, même en furie, elles n'arrivent pas à écumer. La vallée centrale, Entremont, attire tout d'abord. Orsières en est le bourg principal, petit pays alpin dont le clocher lombard a son aiguille entourée de créneaux en queue d'aronde. Est-ce en souvenir du passage de Barbe-rousse? Écoutons encore Bourrit : « Les femmes sont modestes dans leurs habits et leur maintien; l'innocence et la vertu sont leur parure la plus précieuse ». Elles y ajoutent toutefois un seyant costume local dont l'ornement principal est le falbala, chapeau de feutre rond avec ornements de dentelle, et ruban noir où sont brodées des grappes de raisin d'or.



La cascade de Pissevache.

Au-dessus d'Orsières, à Champex, un petit lac agreste réfléchit les grandes cimes et toute une pléiade d'hôtels.

Mais c'est vers le col du Grand Saint-Bernard qu'on est le plus impatient d'aller. La mémoire de tous ceux qui le franchirent, depuis le



Au Grand Saint-Bernard.

viii^e siècle avant Jésus-Christ, celle des Brenn gaulois et des consuls romains, a de la peine à durer après l'étape que Napoléon y marqua dans l'histoire. A la suite de ses colonnes, nous remontons la grande route solennelle. Bordée de bornes de granit, elle se dé-

veloppe en deux lacets pour monter sur le plateau parmi une campagne grasse, d'une verdure un peu triste. Mais dans le ciel, il y a des lueurs de glacier, et la grande masse du Vélan relève tout le fond de la vallée. Le gros bourg de Liddes étale au milieu des prés la



Bourg-Saint-Pierre. La pierre milliaire et l'hôtel du Déjeuner-de-Napoléon.



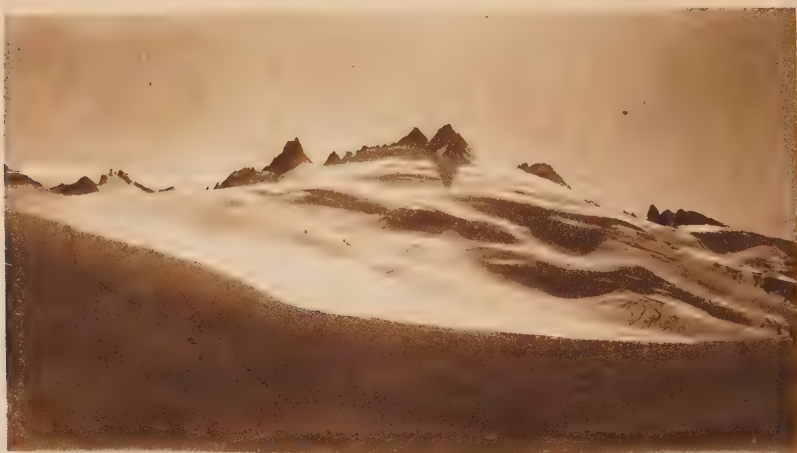
Grand Saint-Bernard. L'Hospice et le Mont Vêlan.

tache brune de ses chalets. A Bourg-Saint-Pierre, l'hôtel du *Déjeuner de Napoléon* montre la table où celui-ci déjeuna, le 20 mai 1800. Il s'est assis là, grand'mère, il s'est assis là ! Juste en face de la porte, sur le mur du cimetière, se dresse une colonne milliaire du temps de Constantin.



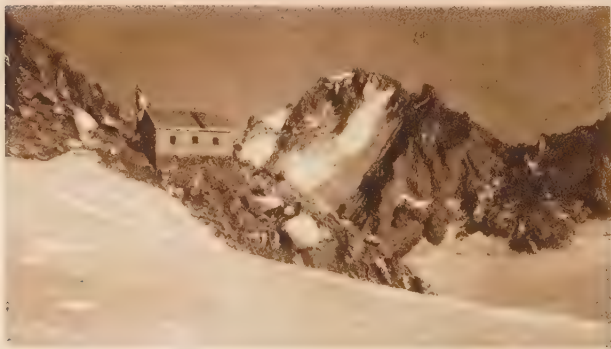
L'Hospice du Grand Saint-Bernard l'hiver.

Emouvant tête-à-tête. Et l'on reprend la montée qui a le même caractère que tous les grands cols alpestres. Les détails se succèdent avec régularité. Celui-ci a toutefois une ampleur remarquable. Peu à peu le terrain se dénude. On arrive



Les Aiguilles du Tour depuis la cabane Jules-Dupuis.

à un grand cirque, ancien ombilic glaciaire, où, des pentes du Vêlan, les laves descendent en monceaux, à côté de la cantine de Proz. Le vallon devient encaissé, nullement sévère toutefois. L'écho de la gloire s'y répercute. C'est le Défilé de Marengo. Mais au delà, la morgue de l'Hospitalet marque l'entrée de la Combe des Morts : de brusques ressauts de roche, sous le col invisible encore, tant son encoche est étroite, avec de la neige qui presque éternellement garnit les fonds et les replis. Par mauvais temps, le lieu est sinistre; et mortel en tempête. Le 20



La cabane Jules-Dupuy.

mai, par enneigement, la difficulté dut être plus que sérieuse pour des non montagnards alourdis par leur train d'armée. Carlo Botta nous



Le Val Ferret et le Mont Dolent.

dit que ces soldats qui se préparaient à faire leur, et pour tant d'années, la victoire, y mirent les éclats d'une gaité d'enfants.

Brusquement s'ouvre le corridor du col, entre les deux bâtiments



Cabane de Pannossière et Combin de Corbassière.

qui semblent une excroissance de la roche. Au delà, elle s'évase en une cuvette dont le lac, presque toujours gelé, est le point sensible de toute la tristesse du site. Un îlot y flotte sous le mât d'une croix rustique. C'est le Plan de Jupiter. Les Romains y avaient élevé un temple. Aujourd'hui, du haut de son socle circulaire, une statue de Saint Bernard de Menthon bénit le passage. La gloire millénaire de sa charité y est plus vive que celle des armes. Ici, il terrassa le dragon de la mauvaise peur et des embûches de la nature. De siècle en siècle, ses fils ont continué l'œuvre fidèlement, fortement, heureusement. L'intelligence et le cœur ne leur ont jamais fait défaut. Des milliers de pauvres voyageurs leur doivent la vie; et la science, des découvertes. C'est ici que l'ordre a son noviciat. Outre cet hospice, il dessert aussi le Simplon, l'abbaye de Martigny et les paroisses de la vallée. La

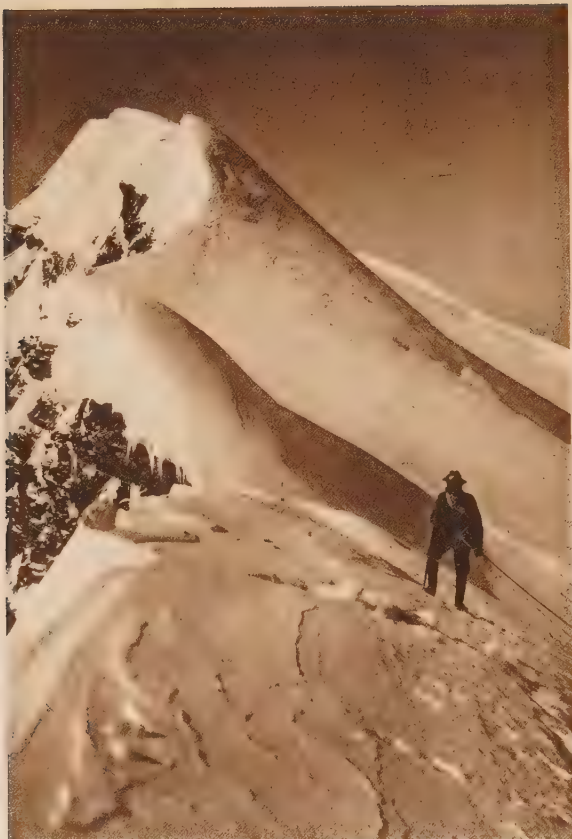


Glacier de Pannossière, Grand Combin et Combin de Corbassière.

soutane est barrée par le sautoir du rochet, stylisé en une bande de toile blanche. A la fin de septembre, les neiges commencent à tomber. Elles s'épaississent à mesure que l'hiver s'avance, mouvant piège blanc où l'on s'enlise. Lorsque la tempête souffle, que les avalanches se précipitent, les malheureux qui s'aventurent à



Cabane de Pannossière et le Grand Combin.



Le sommet du Grand Combin.

franchir le col se trouvent en grand danger. Autrefois, les pères faisaient alors leur quotidienne tournée, jusqu'aux points convenus où ils trouvaient les voyageurs, et ils les guidaient. Ils étaient aidés, surtout en cas de détresse, par leurs chiens, ces gros toutous au pelage blanc recouvert de roux dont le fameux Barry fut le Napoléon. Ils sont toujours à l'hospice pour la joie des visiteurs, mais leur rôle est amoindri. L'hiver, un coup de téléphone, d'un

versant ou de l'autre, avertit les Pères sur les secours à porter, et ils partent à skis. Les chiens ne les peuvent suivre. La charité de l'œuvre s'exerce pleinement dès que la neige est tombée. Lorsque la route est praticable, les Pères n'admettent plus que des touristes venus en limousine soient dans la nécessité de se faire héberger gratis. L'intérieur de la maison est tout imprégné du calme monastique. La chapelle abrite une pure gloire française, Desaix, tombé à Marengo; le Premier Consul lui décerna le triomphe de cette auguste sépulture. Le Grand Saint-Bernard est le sanctuaire le plus alpin; et il est bon que

l'alpinisme reçoive un certain souffle spirituel. Sans cela, que serait-il ?

En écornant légèrement le versant italien, on peut regagner Orsières par le col Fenêtre du Ferret. Malgré sa faible altitude, il a toute l'allure de la haute montagne. On descend par un vallon neigeux avec de petits lacs dégelants où trempe la glace bleue. Le torrent qui s'écoule plonge dans un gouffre fermé de toute part. Et il y a le spectacle prestigieux des cimes, le revers du glacier d'Argentières, chaîne d'union de l'alpinisme français et suisse. Cette splendeur est savourée par un petit nombre de fervents. Javelle en fut. Les cimes se déploient dans toute leur svelte fierté, endiamantées de neige, tête dégagée, immense et sublime courtine qui commence à l'aiguille élancée du Tour, continue par les deux dômes étincelants d'Argentières et du Chardonnet, la jolie construction du Tour Noir, la muraille des Rouges, pour finir au Dolent, haut casqué et cuirassé, en garde sur trois frontières. Dans le bas, après la zone des moutons roux et des troupeaux de vaches qui font flotter à travers le site la polyphonie de leurs clarines, le val se feutre de buissons : quelques vernes et des rhododendrons qui mettent dans l'herbe des taches de



Sion.

lèvres en fleurs. Venus des hauts glaciers ensoleillés, les ravins et les cascades raient les pentes, noir et argent. A Ferret, parmi les mélèzes, une petite chapelle qui se profile sur les glaciers invite à la prière. Mais à la Folly, l'enchantement devient irrésistible. Les chalets se blottissent au milieu des arolles si pressés qu'on a un incroyable velouté de couleur verte dans tous les tons. Au-dessus, gigantesque, le cirque de la Neuvaz : des éboulis en grisaille; puis la barre circulaire des séracs, chute épouvantable de blocs et de zébrures glauques surmontée par la grande flexuosité immaculée du col d'Argentières. Le reste est une allée de parc pleine de fleurs et de parfums.



Cathédrale de Sion.

L'autre quartier des Dranses est dominé par des cimes non moins fières : le Vêlan, gravi pour la première fois en 1779 par Murith, prieur du Grand Saint-Bernard et ami de Bourrit; et surtout le grand Combin, immense édifice de neige au faitage couronné d'une coupole étincelante. C'est par le val de Bagnes qu'on l'approche le mieux. Mais il est hasardeux de décrire après Bourrit la féerie du fond de Charmotane, ce



Sion. La vallée du Rhône et le Haut de Cry.

paysage glaciaire incommensurable qui, des alpages au ciel, occupe tout l'espace.

Redescendons dans le centre du Valais pour en trouver la capitale toute chargée d'histoire, la perle, Sion. Tout d'abord, une ville neuve, une ville de gare qui essaie de noyer, dans de larges avenues plantées d'arbres et à l'habitat trop clairsemé, la ville ancienne dont la résistance est vigoureuse. Mais on débouche dans la Planta, immense place d'armes, et de suite on est à la véritable Sion. A quelques pas, au bout d'une rue, on arrive à une place discrète, de cette discrétion monumentale des villes anciennes. Deux églises lui font une enceinte mystique. D'abord, Notre-Dame du Glarier, la cathédrale achevée par le grand cardinal Schinner. Le porche est d'aplomb sous un merveilleux campanile lombard à plusieurs étages de colonnettes, l'un des plus anciens de toute la Suisse. C'est encore l'église aristocratique; tandis que le peuple se rassemble volontiers dans l'église voisine de Saint-Théodule; et toute cette pierre est patinée par les siècles en un gris aux reflets d'or. La vie bat, douce et joyeuse, dans les quartiers environnants où des places, des avenues



Sion. Le Tourbillon.

bordées de vieilles auberges disent assez les grandes foires périodiques. « Les femmes, dit Bourrit, sont jolies; elles ont plus de gravité que de vivacité; nous leur avons trouvé le teint beau, les cheveux blonds, la



Sion. La Valère.

taille grande, de beaux bras; leur tranquillité semble ajouter aux grâces qu'elles déploient sans le savoir. » Telles alors, telles aujourd'hui. De ces quartiers de plaine, la ville monte



Sion. Un coin pittoresque.



Sion et la Valère.

d'abord doucement en rues tournantes, bordées d'hôtels seigneuriaux à écussons. Ce sont des bijoux d'architecture, entre autres, malgré ses mutilations, la maison de Georges Supersaxo, l'ami de Schinner. Une place, à mi-côte, bordée par une église et par la colonnade du collège, respire la tranquillité laborieuse d'un cloître bénédictin, surtout le soir, à l'heure grave où s'y promènent les soutanes et les doctes redingotes.



Costume du Valais.

Immédiatement au-dessus, comme une aire d'aigle, le berceau de la Sion primitive protégé par trois édifices merveilleux : la Majorie, le Tourbillon, la Valère. Ils

couronnent un verrou dont il ne reste plus que deux mamelons escarpés, car la nature aussi a ses ruines, et qui force le Rhône à faire un grand circuit vers le Sud. Je me souviens d'un soir où j'errai parmi ces pierres, sous la lune.

Le Rhône charriait de l'or comme un Pactole. Toute la verdure qui enchâsse les édifices frémissait, piquetée de vers luisants. Et la lumière coulante transfigurait ces tours et ces clochers, les attirait; et, les détachant du monde sensible, semblait leur donner cette profonde réalité spirituelle par laquelle ils avaient si efficacement opéré au cours des siècles. La Majorie, sur le bord de la pente, est la garde avancée, une sorte de barbacane en contre-bas de la grande masse crénelée du château du Tourbillon, fleurie de tours et de donjons carrés. Le sang a ruisselé sur ces mu-



Une rue de Sion.

raillies. Au creux de l'ensellement, entre Tourbillon et Valère, la chapelle de Tous les Saints, petite de taille à côté de ces deux géants, mais diamant sorti tout taillé des mains des grands maîtres de Côme dont le

style se répandit si largement dans toutes les grandes vallées alpines. Mais la Valère est formidable. C'est le plus antique monument du Valais, et il est fait d'une telle superposition d'histoire qu'on éprouve de l'effroi devant cet enchevêtrement mystique. Le nom vient de Valéria, mère



Val d'Hérens et la Pigne d'Avolla.

du préfet Titus Campanus, dont le mausolée se trouvait au pied de la colline. D'abord prétoire romain, c'est en partie avec les mêmes pierres que fut construit l'édifice chrétien, à la fois basilique et forteresse, *castrum* religieux et militaire dont les chanoines avaient le commandement. On y passe d'un sanctuaire à un chemin de ronde, d'une crypte à une salle féodale, et c'est un choc d'armes et des psalmodies, un étrange chatolement de laticlaves, de chasubles

sacerdotales, de panaches de chevaliers, pour finir par les uniformes, conservés là, qui furent portés au service des princes modernes, et parmi lesquels domine le jaune et bleu pontifical, et le rouge des gardes du Louvre.



Evolène et les Dents de Veisivi.

Dans les rues, des mulets décaradent sur les pavés, conduits par des femmes au corselet noir, au chapeau demi forme et tuyauté. La plupart viennent de Savièse, vieille commune franche où se sont conservées les mœurs et les traditions des autrefois. Elle essaima ses villages sur un plateau adossé aux premières pentes du Wildhorn. La vue y est merveilleuse et attire les artistes. Et aussi le bisse, le plus fameux de tous les bisses. On nomme ainsi les canaux d'irrigation qui portent la fertilité dans les



Val d'Arolla et le Mont Collon.



Val d'Anniviers. Mission et Grimentz.

multipliées en Valais. Les économistes dissertent pour savoir si ce fut un bien ou un mal. Les alpinistes et les gourmets ne sauraient avoir qu'une opinion. Une bouteille de vin du Valais est le complément d'une belle course; que ce soit du muscat,

campagnes suisses, ouvrages d'art étonnants que ne rebute aucun accident, aucun escarpement. Celui de Savièse, tracé au XIII^e siècle, vient de la Morge et, avant de déboucher sur le plateau, parcourt sept kilomètres tantôt taillé dans le roc vif, parfois en tunnel, ou bien collé contre l'abrupt sous la forme d'un chenal de bois appelé *boutzet*. Le suivre est une promenade d'un étonnant pittoresque. Mais il faut être prémuni contre tout vertige.

En face, de l'autre côté du Rhône, nous appellent les merveilles du Val d'Hérens. On commence à monter à travers les vignes qui se sont



Les Pyramides d'Euseigne.

du Dôle ou du Fendant, le bien nommé, car il vous fend l'âme, et aussi le corps, si l'on n'y prend garde. A Vex, on est tout près des Mayens de Sion, villégiature locale; mais Rambert en a dit la vie charmante avec de tels accents qu'après lui on n'en saurait



La Dent Blanche et la pointe de Bricolla.

parler. Un peu plus loin s'embranchent le val secondaire d'Hérémence avec, en son fond, de prestigieux glaciers auxquels on accède par l'étroit goulet du Plan des Morts et du Val des Dix, noms qui rappellent les sinistres exploits de dix brigands, autrefois retranchés là. Puis le vallon principal se développe avec le caractère général qu'ont tous ceux de la rive gauche du Rhône, descendus de la grande chaîne. Ils partent de bas, 500 mètres environ, pour arriver à des cimes de 4.000 ou presque. Les glaciers, très abondants sur ce revers, donnent une grosse fonte et de gros torrents. Ces vallons ne sont pas suspendus. L'érosion a travaillé avec force, troué toute la moraine, scié la roche. Au débouché c'est le modelé un peu mou des terrains morainiques; mais ils sont



Au col de la Za. Le Mont Collon.

fertiles. Rien de rare en apparence, si ce n'est l'habitat, les maisons groupées en de gros villages. On les voit au milieu du vert des prairies, posant par touches vigoureuses leurs tons bruns, roux, bleutés, avec le blanc mat des clochers, plaques de couleurs qui semblent jetés sur



Les Bouquetins et le col de la Za.

toile à plein couteau par un Calès. La moraine est à vif, et la nature s'y joue en bizarreries : des pierres coiffées, des pyramides de poudingues, des dentelures, des arcades dont le type se rencontre à Euseigne. En-



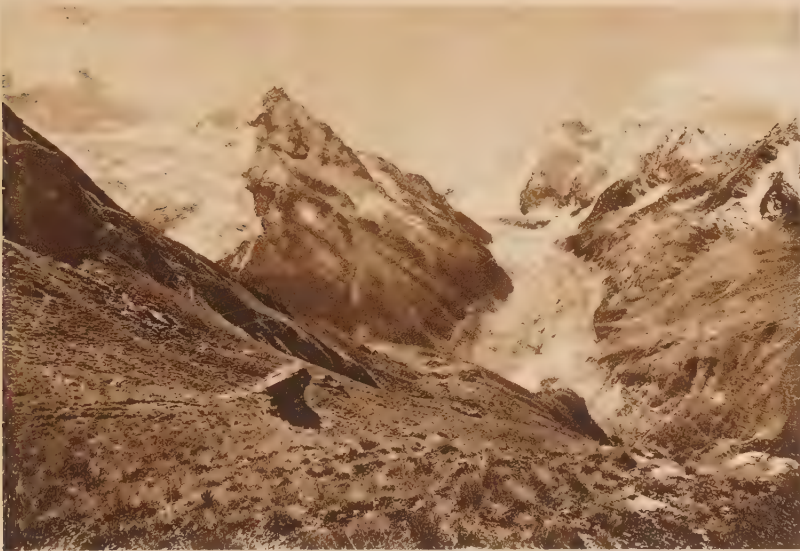
Ayer. Vieux mazots valaisans.

suite, on pénètre dans la fraîcheur des bois d'aroles. La gorge se resserre, et la langue moirée d'un glacier apparaît dans le lointain. C'est alors que l'enchantement commence. A une altitude relativement basse, 1.500 mètres à peu près, s'établissent les stations alpestres. Avec émoi, je me souviens d'Evolène. C'est, après la gorge, un évasement tout frais d'herbe dans le bas, avec des aroles à la teinte profonde sur toutes les pentes. Et il y a les villages, avec les hôtels, pas trop palaces, en taches blanches. Après une dernière barre de roche plaquée de pins, la haute montagne se profile radieuse sur le ciel bleu, depuis la Dent

Blanche jusqu'à l'Aiguille de la Za, reliées par le grand éventail flexueux du glacier de Ferpècle. Oh, ce crépuscule, pendant que la lune montait au zénith du glacier ! Le soleil répandait à profusion ses éclaboussures de rose sur la neige et sur la roche. Un moment, les cimes flamboyèrent comme des torches. Elles s'éteignirent en un vert à peine bleuté. Le ciel poussa au violet. Ce fut l'heure de la lune. De son disque tombèrent des rayons métalliques ; et toute la montagne en parut sidérée par le grand froid nocturne.



Les Haudères et la Dent Blanche.



Le Rothorn de Zinal, le Besso, la Dent Blanche et le Grand Cornier.

Les fonds, vers les Haudères et Arolla, promettent des spectacles sublimes. Il faut s'y arracher. Les touristes peuvent passer de là en Anniviers par le col de Torrent. De belles glissades sur la neige mettent au lac de Zozane, presque toujours glacé, et on arrive dans le beau vallon de Moiry le quel, en son fond, tient de l'âpreté de l'Oisans. Pas un seul arbre; mais les pentes, toutefois, n'y sont pas aussi pelées. Il est terminé par le cirque du glacier de Moiry que surmonte l'éblouissante Dent Blanche : la crête légère d'une vague qui fait panache en lançant l'écume de ses séracs et de ses rimayes. Dans le grand plan, le ruban vert d'argent de la Gourgra y coule rectiligne comme un canal, jusqu'à un bois de mélèzes où elle se brise en cascades au-dessus de Grimentz, un des villages typiques du Valais. Une longue rue dont l'étroitesse en fait un couloir de fraîcheur passe entre des maisons en mélèze roussi sur des soubassements de pierre. Leurs grands côtés portent deux étages de balcons à balustrades ajourées; et les petits côtés, des rangées de fenêtres, par trois et par quatre, dont les rebords pétillent de géraniums fleuris. Pendant



Le Rothorn de Zinal.



Val de Zinal.



Sierre. Le château des Vidonnes.

la journée, tout est désert, car les gens sont aux champs. Et dans cette Pompéi de bois, c'est un invraisemblable labyrinthe de venelles, de corridors, d'escaliers, de galeries, de places à peine marquées entre les préaux où des fontaines à becs de fer déversent leurs jets rigides en des bassins de granit. La place de l'église, minuscule au-dessus de la pente, est bordée de greniers sur champignons.

Et l'on erre avec

une sympathique curiosité dans cette ville en bois de résineux au violent parfum, qui a l'odeur et la couleur du fauve. On y voit toute la variété des constructions valaisanes. Les chalets d'habitation aux fenêtres juxtaposées, les racards avec leurs galeries à rangs de perches où l'on met les fèves à sécher, les mazots bas, surtout dans les alpages, et les curieux greniers. La plupart du temps isolés, leurs quilles reposent à même des pierres rondes mises à plat sur de courts piliers de bois fichés en terre. On dirait des champignons. Les rats n'en peuvent franchir le surplomb, et la récolte est protégée. Mais le type va se perdant en même temps que la culture des céréales.

Il faut remonter le val principal d'Anniviers pour arriver à un

merveilleux pays, Zinal, grande station alpine. Certains noms peignent leur objet. On ne peut prononcer celui-ci sans s'imaginer un diadème de pics dédaigneux sans rudesse, et dégagés. En effet, ce fond est entouré de pointes semblables, des cimes aiguës, de caractère peu commode, et qui donnent des coups de tête contre le ciel. Les villages sont dans une auge profonde de verdure par-dessus laquelle frémissent les pointes blanches et rouges. Pour en admirer l'ensemble, il faut monter à la cabane Constantia. Elle se trouve au centre même de la Grande Couronne, un des cirques les plus grandioses des Alpes qui va du Grand Cornier au Moming, éclatant sous le soleil, avec des détails prestigieux : l'étincellement du Rothorn et les deux cornes fauves du Besso qui s'agitent comme la tête d'un diable au-dessus de la vallée. Le regard se tend vers le col de Moming, tumulte de glace dont Moore et Whymper ont donné une description si dramatique lorsqu'ils le forcèrent derrière Michel Croz.

Le bas de la vallée est plus amène, avec ses pays charmants comme Vissoie dont l'église et le cimetière se serrent autour d'une butte si



Vissoie.



Montana. Lac Grenau.

pittoresque; ou Saint-Luc, sur la hauteur, d'où on peut apercevoir la tête du Weishorn. Bourrit dit les femmes d'Anniviers « hâlées mais



Montana. Lac Moubraz.

très jolies dans leur petitetaille ». Et il prétend trouver dans une immigration des Huns l'origine de ce nomadisme, trait tout à fait curieux des mœurs de la vallée. Les gens y ont



Route de la Gemmi. Versant de Kandersteg.



Loèche-les-Bains et la Gemmi.



*Loèche-les-Bains.
Les abrupts de la Gemmi.*

trois résidences : Sierre et les environs pour la vigne, les villages pour la culture, et les mayens pour le foin et le bétail. La descente sur le Rhône est un enchantement. La route passe au milieu des forêts, côtoie les à-pics, franchit les ravines par des tunnels et des encorbellements d'une ligne étonnante, et arrive sur Chippis en une suite de lacets d'un développement grandiose. Chippis, gros centre d'usines, mais sans fumées, comme partout en Suisse. L'église nouvelle témoigne d'un très heureux effort d'art moderne. De l'autre côté du Rhône, Sierre s'est niché bien à l'abri



Dans le Lötschental. Blatten.

dans les creux de la terrasse morainique. Et dans cet endroit tiède, il y a partout des vignes, les meilleures du Valais. Elles enchâssent deux petits lacs aux tons profonds de gemme. Au-dessus, par le plateau en lisière de la forêt sont éparses les stations climatiques de Montana et de Vermala, dans l'endroit le plus sec de tout le Valais. Le panorama y est admirable sur tout l'Anniviers.



Dans le Lötschental. Fäfleralp.



Wylerhorn et Bietschorn.

On remonte jusqu'à Loèche pour trouver un passage d'importance : la Gemmi. Il est mieux de le prendre par l'autre versant, dans la vallée de la Kander ; et c'est à peine si l'on sort du Valais, car la frontière n'est pas aux crêtes. De Kandersteg, on remonte le fond du val, d'une ad-



La cabane du Bietschorn et le Bietschorn.

mirable fraîcheur. Il semble barré de toute part. Cependant, il y a une issue, vers la droite, une rampe parmi les bois, une allée de jardin, de jardin anglais,



Lötschental. Torrent de Fäfler et le Breithorn.

car elle est accidentée. Non point tellement que n'y puissent circuler des chaises roulantes tirées par un cheval. Elle se développe dans les fourrés et dans les roches avec un charme inexprimable. Un moment, elle se trouve en corniche au-dessus du cirque de Gasteren, et l'héroïque se mêle au pastoral. Bientôt, le spectacle change. On pénètre dans l'affreux désert de pierrailles de la Spitalmatte, périodiquement ravagé par de formidables avalanches. Là se trouve la frontière entre le Valais et Berne. A travers le tourment de ce désert, on arrive à un hôtel isolé, sur le bord d'un grand trou d'obus où croupit un fond d'eau



verdâtre. Par le chaos qui se prolonge encore, on côtoie la nappe vert jaune du lac de la Daube; et sur le bord du ciel, de chaque côté de la dépression, on aperçoit enfin des propylées barbares à triples jambages qui, par delà, plongent on ne sait où. C'est le col, ouvert en la noirceur des schistes. Sur le bord, la brutalité de ces abrupts est d'un effet prodigieux. Dans le plongement, c'est un dédale de ravins, de couloirs, de cassures,

Dans le Lötschental. Guggisei.



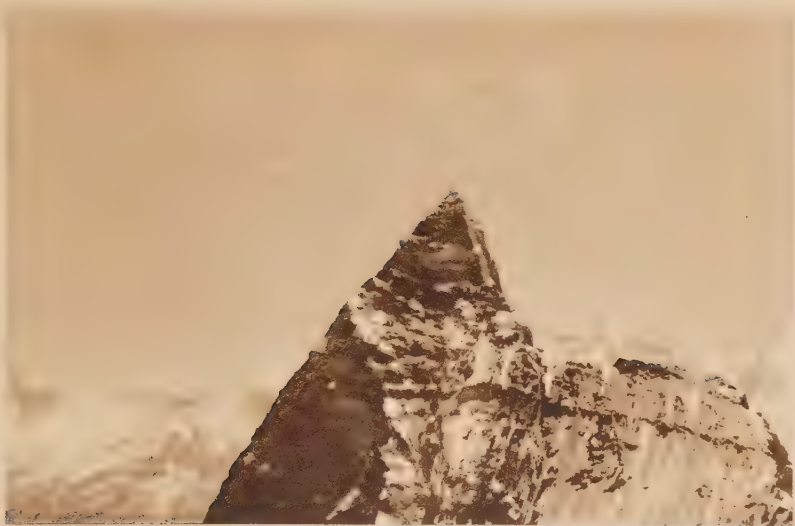
Kippel.

de corniches. Dans le trou, des prairies et un pays qui est Loèche. On hésite à s'engager. [Pourtant le sentier s'y loge. Autrefois, il y avait de la difficulté. Aujourd'hui, seul un imprudent pourrait tomber. Cependant la baronne d'Arlincourt y fut entraînée par son mulet qui roula. Le passage est sinistre. Dans un repli de ces murailles noires, un torrent sale s'écoule en criant. Par temps de brouillard, on éprouve un sens d'effroi. Perdu dans ces cercles de l'enfer dantesque, le passant se demande quels damnés vont surgir dans l'*aer perso*. Et depuis le bas, les ressauts de ces escarpements burinés font encore peur. On se demande comment on y est passé.

Tout près de là, au débouché méridional du tunnel du Loetschberg, s'ouvre une vallée d'une étonnante beauté, et encore peu connue, le Lötschental. Cette longue avenue aux crêtes ourlées de neige monte doucement de village en village jusqu'au col de Lötschenlücke, ouvert en plein glacier d'Aletsch. La nature y est prodigue. Et puis les vieux costumes, les vieilles maisons, les vieilles traditions, les vieilles mœurs se sont conservés là. Les chalets portent en exergue des maximes dans plusieurs langues : *Amasse-toi pour l'éternité les cent grains de vertu*



Lötschental. Gletschertafel.



Le Cervin vu en avion.

III

La Vallée de la Viège et Zermatt

C'EST par le prestigieux chemin des cimes qu'il faudrait, à la première visite au moins, gagner Zermatt; cette haute route à nulle autre comparable qui, par sommets, cols et glaciers, va du Grand Saint-Bernard au Col d'Hérens d'où l'on descend doucement dans la vallée de la Viège en suivant l'avenue monumentale du glacier de Z'Mutt. Au passage, on salue tous les grands sommets : le Vêlan, le Combin, le Collon, la Dent Blanche, la Tête Blanche, la Dent d'Hérens, et l'on est reçu par la majesté du Cervin. Les gîtes ne manquent point, tout du long, la cabane Chanrion, la Bertol, ces confortables refuges qui se dressent au-dessus des hauts vallons et parmi les premières pentes de glace. On y est accueilli par la pittoresque cordialité du gardien; et dans la paix des soirs alpins, on a vite lié amitié avec les collègues clubistes qui arrivent piolet au poing, le sac chargé de corde.

*Stalden.*

Mais il faut avoir de longues jambes pour aller ainsi d'un sommet à un autre. La plupart se contentent de monter par le chemin de fer de Viège; et c'est encore une voie d'une indicible magnificence, une

*Vieux chalet à Zermatt.*

marche solennelle vers les cimes à travers la régularité des pentes où luit le vert des résineux. Stalden, au confluent des deux Vièges, a ses chalets et son église blanche, sur la butte, au milieu d'un fouillis de végétation

où les eaux s'épanchent. Les convois de mulets s'y forment pour Saas; et dans le village proprement s'affairent de toutes blondes jeunes filles dont la tête a le modelé doux, solide et rond des Madones de Lucerne. La Viège écume comme une folle au fond de la gorge de Kipfen; tant



Le Weisshorn.

est grande la fureur de cette eau à quitter la splendeur de sa source qu'elle voudrait emporter la terre avec elle. Saint-Nicolas, le principal village de la vallée, sous la protection de son campanile lombard coiffé d'un bulbe, est un séminaire de grands guides. La gigantesque ravine de Grossgraben ouvre dans le flanc du mont boisé une cicatrice dont les lèvres terreuses ne se refermeront jamais. De Randa, l'on part pour l'ascension du Weishorn, cette lance de cristal si décevante à gravir, avec son arête de neige dont les ressauts ne finissent point. Javelle s'en plaignit. La vallée devient grandiose jusqu'à l'angoisse. Et tout à coup, la borne du Cervin qui guette dans le ciel vous avertit de l'arrivée à Zermatt.

Aucun nom peut-être n'éveille plus d'émoi dans le cœur de l'alpiniste.



Le Breithorn, le Cervin et la Dent Blanche, vus du Mont Rose.

C'est le pèlerinage d'obligation où il doit venir pour que le cycle de ses courses soit rempli. Le Cervin en est la pierre sacrée. Autour d'elle vinrent les grands précurseurs : Saussure, Vincent, Tyndall, Whymper, Walker, Ball, Hudson, Moore, Mathews, Carrel, Giordani, et tous les autres. Et



au milieu de sa vogue et de sa gloire, Zermatt a su conserver la simplicité des premiers jours. Il n'est aucun endroit où l'alpiniste se sente davantage chez lui. Tout y est pour le servir, et rien pour

Saint-Nicolas.



Zermatt et le Cervin.

le gêner. Est-ce une ville, est-ce un village ? Un parc, sans doute, un beau parc anglais, avec une avenue centrale au milieu des bâtiments et des jardins. On y a plutôt des homes que des hôtels; et leurs constructions se mêlent, sans les humilier, aux chalets haut dressés de mélèze roux avec des fenêtres blanches et fleuries. Des quartiers du village primitif durent ainsi, et dureront, avec les vieilles choses, les vieilles mœurs, les vieilles vertus. Le touriste n'y est assujetti à aucune contrainte, à aucun faux brillant de mondanité. Les divertissements y sont calmes, familiaux. Après la course, on peut s'asseoir dans les jardins à écouter un orchestre de bonne musique. Les sons et les parfums des forêts proches tournent dans l'air du soir, et l'on repense aux cimes gravies, sans mélancolie ni vertige. Il y en a tant alentour, et de toutes les sortes ! Un alpiniste y pourrait parcourir toute une carrière, depuis la course simple jusqu'à l'extrême difficulté. On y trouve des ascensions au-dessus de quatre mille mètres et qui sont des promenades un peu longues, mais magnifiques, comme le Breithorn. Il y a aussi la presque impossible arête du Furgén, au Cervin. Et entre les deux, une extrême variété de cimes à gravir et de cols à franchir. Sans aucune fatigue, le novice se risque à sa première escalade, fait ses premiers pas sur le glacier. Commodément, la crémaillère



Le sommet du Breithorn. Vue vers le Cervin.



Les Jumeaux, le Lyskamm et le Mont Rose, vus du sommet du Breithorn.

du Gonergrat le monte déjà jusqu'à plus de trois mille mètres.

Et l'on s'aperçoit, dès l'abord, que tout ici parle des monts. Dans la rue centrale, près des jardins, de grands gaillards vêtus de gris avec un insigne sur leur vareuse se promènent en roulant des épaules. Ce sont les guides qui attendent leurs voyageurs. La plupart portent des noms qui ont retenti dans l'histoire alpine. Des touristes, en tous équipements, les côtoient ou s'entretiennent familièrement avec eux. Le plus grand mouvement est vers l'Hôtel du Mont-Rose. Dans le cadre d'une fausse porte, un médaillon de bronze est encastré avec l'inscription : *Edward Whymper*. Et l'on imagine que c'est par là qu'au matin du 15 juillet 1865 rentra le grand alpiniste en jetant au bon Alexandre Seiler qui l'interrogeait cette réponse d'un épouvantable laconisme : *Je suis revenu avec les Taugwalder*. Plus loin, à l'endroit où le vieux village ne supporte plus les hôtels, se dresse l'église neuve, avec la colonnade de son porche, et le clocher pointu. Sur la place actuelle se trouvait l'ancien cimetière. Il a été transféré en contre-bas du chevet, et l'on y va prier sur la tombe des victimes de la montagne; celle de Michel Croz, avec son inscription fruste et si touchante; et les dalles polyédriques de Douglas et d'Hudson qui semblent des monuments de la plus mystérieuse préhistoire. C'est

au musée de Zermatt qu'est conservé le plus vif de leur mémoire; reliquaïre, vraiment, plutôt que musée. On y voit la corde qui fit terminer en catastrophe la première ascension du Cervin, une ficelle d'un calibre étrangement faible; et le chapelet de Croz; la bible d'Hudson. Puis les portraits, la face énigmatique du vieux Taugwalder ravagée par les ans et par la tragédie dont il fut le protagoniste passif; et Lord Douglas en costume écossais, l'air d'un enfant encore, malgré ses dix-huit ans. Les légendes du sentimentalisme le plus absurde coururent sur cette touchante victime de l'Alpe. Quoi qu'en prétendît la dalle du cimetière, son corps n'aurait pas été retrouvé, soit qu'il fût resté accroché dans les hautes roches, ou qu'il eût été happé par une rimaye. La réalité est à la fois plus terrible et plus simple, bien qu'elle semble infirmer les déclarations formelles de Whymper. Croz, Douglas, Hudson et Hadow firent, de la muraille au glacier de Matterhorn, une chute de sept ou huit cents mètres. Leurs corps arrivèrent déchiquetés. Les têtes, notamment, avaient toutes disparues. Il fut extrêmement difficile de répartir ces débris ensanglantés. Et de ce qui put être avec certitude attribué



Winkelmatten et le Cervin.



Le lac de Riffel et le Cervin.

à Lord Douglas, il ne restait qu'une paire de souliers. Mais je laisse l'épopée du Cervin qui a été retracée par Whymper et par Guido Rey, que je ne saurais répéter, et que ne peuvent entendre ceux qui n'ont pas été touchés par l'amour délirant des cimes.

Le cadre de Zermatt est tout agreste. Le village est au milieu de grandes côtes qui se tendent vers lui comme les griffes des monts pattus, griffes recouvertes par le pelage lustré des sapins, des mélèzes et des prairies. L'eau court partout. Elle bouillonne dans la gorge de Findelen, et aussi dans celle du Trift qui perce de hautes falaises tristes. Tout le site a un fort accent de mélancolie pastorale. Des monts, on n'en voit



pas, aucun; sauf un seul pour lequel semble avoir été calculée la sobriété de ce cadre : c'est le Cervin. La terrible silhouette domine tout, se mêle à tout; elle vous obsède. On oublie l'éclat des innombrables glaciers qui entourent la vallée d'un cercle boréal, et le troupeau des cimes, alentour, dont aucune n'est sans fierté : ni la double pointe rouge du Rothorn, ni les arêtes farouches de l'Obergabelhorn en tumulte au-dessus

Les gorges du Trift.



Le Cervin vu en montant à la Tête Blanche.

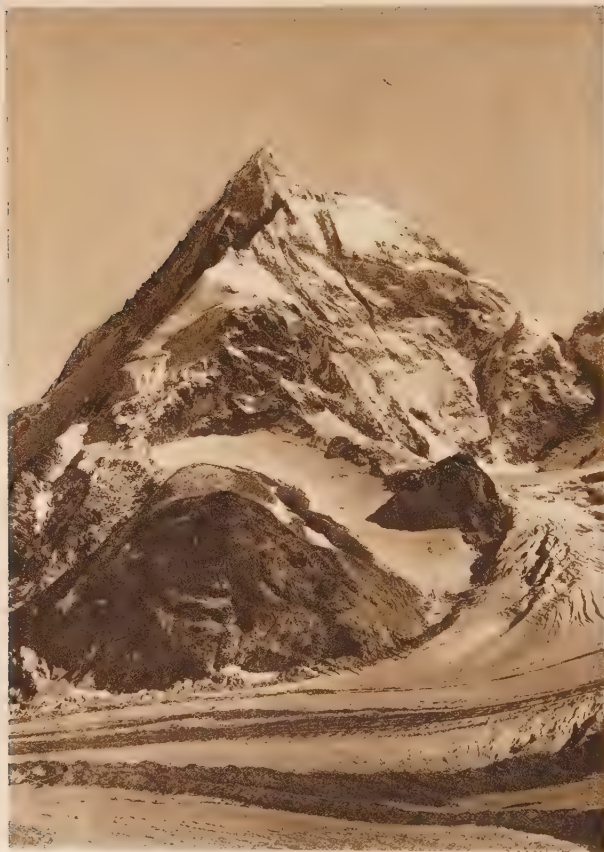
de leurs neiges. Ce tyran les écrase : toujours lui, lui partout. Allons donc le chercher dans ses poses et dans ses splendeurs successives, puisque tous les sites gravitent autour de lui.

Vers Zmutt, d'abord. On s'engage dans une gorge parée d'aroles et de mélèzes où se débat le torrent vert pâle, et l'on débouche bientôt dans les prairies où il n'y aurait rien que d'agreste si l'effroyable muraille ne se dressait au-dessus. Ce sont des alpages avec de petits hameaux d'été. Et le constraste est formidable entre cet humble habitat, ces niches de bois d'où s'épand, à travers les ventaues, l'âcre odeur du foin séché, et la gloire de ce nom qui résonne si hautement parmi les alpinistes : Zmutt ! Mais on arrive aux derniers bossellements où le gazon meurt. Le paysage se dégage, devient immense. A perte de vue s'étendent les moraines qui roulent leur grand fleuve de pierres grises après quoi les glaciers profilent leurs pentes en raccourci sur l'horizon. A gauche, le Cervin posé sur un socle en deux étages : un soubassement de rocher noir où les cascades pendent en larmes d'argent ; et au-dessus de ces assises, celles du glacier supérieur dont le blanc a plus de luisant que

le marbre. Le géant se dresse sur cet estal, se contourne en un formidable essort, tête et épaules penchées, comme si cet Atlas avait peine à supporter le poids du ciel qu'il est seul à soutenir. C'est le Cervin de Mum-

mery, de Penhall, de Burgenner, du Duc des Abruzzes, de Guido Rey.

Tous ne peuvent monter par là. Il vaut mieux suivre la route classique, le chemin frayé; et c'est déjà beau. De Zermatt, on commence par gravir l'éperon en forêts et prairies qui se loge entre les torrents de Zmutt et du Gorner. Il descend du Cervin même. Quelques hameaux se blottissent à mi-pente. Le plus touchant est celui de Platten



Le glacier et l'arête de Zmutt.

ten avec ses chalets bas, ses croix de bois à auvents, et sa petite église blanche. A travers les piliers du porche, on entrevoit le Cervin. Un moment on le perd en gravissant la côte; puis on le retrouve pour ne

plus le quitter. Il se présente par l'arête du Hörnli qui marque en ses grandes lignes l'itinéraire : une échine de monstre antédiluvien qui monte à grands coups de reins entre deux murailles jusqu'à l'épaule, jusqu'à la tête inclinée du côté de Furggen. Non loin de l'hôtel, le petit Lac Noir se cache dans un repli, pensif, sombre de couleur, une larme tombée des paupières du géant. Au bord de l'eau est la chapelle rustique de Sainte-



Le Cervin.



Chapelle de Sainte-Marie-aux-Neiges.

Marie-aux-Neiges ; et de toutes celles du vocable, même la Majeure qui couronne l'Esquilin de sa magnificence, elle est la plus émouvante et égale à la pureté de son nom. Le 5 août, les gens de Zermatt y viennent célébrer la

Dédicace de grand matin pour ne pas être importunés par les curieux ; quels que soient leur affabilité et leur esprit alpin, ils se refusent avec beaucoup de sens à faire figure de musée ambulant pour ce qui reste de plus cher en leurs coutumes. La foule est prosternée devant le porche, les femmes en voile blanc, et elle chante l'alleluia : *Post partum, Virgo ; inviolata permansisti*. A l'intérieur, une plaque de marbre blanc est un ex-voto de reconnaissance. Elle porte un des grands noms de France, une mère qui attendit là son fils, pris dans le Cervin par la tempête. Deux autres plaques de marbre noir en souvenir de l'accident du 7 août 1893 témoignent que le mont n'est pas toujours aussi clément. A la fin de la saison de 1926, il en était à sa quarante-neuvième victime. Faut-il pleurer ces morts ? Qui donc regretterait de mourir en poursuivant parmi ces roches la recherche de l'Absolu ? Tu te rapproches de Dieu, belle cime, en bondissant dans le ciel comme le bélier du psalmiste. Tu étais si détachée de la terre, aux jours de ta virginité !

On poursuit en gravissant l'arête par des lacets jusqu'aux deux



L'ancienne cabane du Cervin et mer de nuages.



Le sommet italien du Cervin vu du sommet suisse.

grandes cabanes du Cervin où l'on gîte. Il reste encore douze cents mètres d'ascension, de grand style quoique sans difficultés exceptionnelles. A 4.000 mètres, en pleine muraille, le refuge Solvay n'est que pour les caravanes en difficulté. On poursuit au-dessus par des rochers en partie aménagés, l'épaule, les dalles inclinées du toit, et on débouche en plein espace sur le Matterhorn suisse qu'une confortable crête, vers l'Ouest, raccorde au Cervin italien planté d'une croix, tout à la même altitude.

Du Hörnli, par de grandes plaines glaciaires, on peut gagner le col de Saint-Théodule, vieux passage entre Valais et pays d'Aoste frayé depuis des siècles, et on côtoie le versant de Furggen, que gravit Guido Rey. Le Cervin prend de l'ampleur, étale comme une reine des autrefois les plis lourds de sa robe de brocard lamée d'argent. Et si l'on veut des sites plus apaisés, on peut monter au-dessus de Winkelmatten dans de profondes forêts d'aroles où l'herbe haute des clairières est foulée par la danse des fées; si bien que, parfois, la vue du Cervin est dérobée. Jamais pour longtemps. Il reparait bientôt, dans les alpages de Findelen parsemés de hameaux aux huttes rousses. Les jeunes gens, filles et

garçons, montent les installer au début de l'été. Les jupes brunes, rayées dans le bas par des bandes de couleur, mettent leurs touches dans le vert des prairies. Une femme jeune, jolie sans mièvrerie, beauté solide



Le col de Théodule et le Cervin.

de la montagne, est couchée sur le socle d'un mazot dans une attitude de repos sans abandonner cet air de qui-vive naturel aux paysannes. Et sous le casque de son foulard rouge, elle fume la pipe avec désinvolture.

Et de partout le Cervin apparaît sous l'angle de sa plus élégante sveltesse, une lame d'acier, un estoc à la pointe infléchie qui vibre ses coups, continuellement, à en déchirer les nuages effilo-

chés autour de lui, et jusqu'au bleu du ciel. Tout lui est un ornement, une parure. Il s'encadre dans l'ouverture d'un vallon; ou bien un



La Dent Blanche, le Cervin et le glacier du Gorner.

bouquet d'aroles adoucit la rigidité de sa ligne; sa grande ombre, au coucher du soleil, plane sur le lac inférieur de Findelen dont la grâce en est comme effarouchée. Mais plus haut, le lac de Stelli, tout désencombré au milieu de ses roches, en coupe toute la base de sa lame d'eau, et n'en refléchit que la pointe guillochée de neige qui semble se mouvoir dans l'air.



Le Mont Rose vu du sommet du Cervin.

Et si, en une sorte de mou-



Findelen et l'Obergabelhorn.

vement cinégraphique, on en veut saisir toutes les attitudes à la fois, il n'est que de monter par la crémaillère au Gornergrat. Au cours de cette ascension giratoire qui dure un peu plus d'une heure, on le voit tout, on s'en empare, on affouille jusqu'au moindre détail de sa structure. Au départ de Zermatt, on voit encore les masses du côté de Zmutt. Au bout d'un instant, elles disparaissent pour faire place à l'arête qui monte depuis le Hörnli, géante toujours, mais plus nette, une sorte d'immense arc-boutant qui soutient l'édifice avec la nervosité de son cintre. Mais on la voit chavirer, tourner, devenir de plus en plus effilée et l'on a un tranchant de lame, une belle épée flexible qui se dérobe dans le liant d'une parade. Enfin la montagne se fixe, se pose en une attitude assise d'une incomparable noblesse. C'est une reine qui trône et dont la tête, pensive, interroge l'horizon du côté du Sud. Des écharpes de nuages flottent autour de ses flancs, se jouent en une sublime chorégraphie. C'est davantage qu'une montagne; ce n'est plus de la matière sans expression; c'est une œuvre hautement sculpturale, ce Titan que Michel-Ange rêvait de tailler en plein mont,

réalisé ici avec de stupéfiantes variations de profils et de masses. Il en a conscience, ce pic orgueilleux; il s'isole dans ses déserts de neige. Il voudrait qu'on crût qu'il n'y a que lui dans toutes les Alpes. Les autres cimes s'écarternt avec frayeur. La Dent d'Hérens a disparu derrière lui.

L'arrivée au Gornergrat est un éblouissement. Au pied de la falaise, l'immense fleuve glacé du Gorner où les moraines tracent comme de minces sentiers gris. Et dans cette vallée centrale, de grands glaciers venus des cimes déversent les nappes de leurs névés et les boursoufflures de leurs séracs. Au-dessus, en plein ciel, c'est un indicible alignement de coupoles blanches, une architecture qui échappe à la terre, toute divine, et à laquelle l'Esprit a présidé : les arêtes du Jazzi ; les pointes bosselées du Mont Rose soutenues par les coupoles secondaires de ses glaciers sans limite; le col du Lyskamm bossué de corniches; le grand dôme du Lyskamm soutenu par ses arcs-boutants verglacés; les deux élégantes coupoles de Castor et Pollux; la robuste construction du Breithorn en murailles marbrées qui aboutissent au cintre adouci de son couronnement blanc. Et ensuite,



Le Mont Rose vu depuis le chemin de fer du Gornergrat.

le doux chemin montant du col du Théodule dont la blancheur n'a pas l'ombre d'une ride, belle invite au voyage vers la lumière des terres d'Italie. Et l'on est ramené au Cervin, impérieux, qui semble



Cabane du Schönbühl et la Dent d'Hérens.

mécontent qu'on l'ait un moment quitté des yeux. C'est trop. Une seule de ces beautés enrichirait un site et le rendrait célèbre. J'ai vu bien des panoramas de sommet, parmi eux celui du Pic Coolidge en Oisans dont le titulaire disait que c'était le plus sublime spectacle que Dieu eût offert à l'admiration des hommes, et d'autres plus chers à mon cœur; mais j'avoue que nulle part je n'ai rencontré une abondance aussi auguste. Elle est sur la limite de l'humain; et l'âme en hyperesthésie ne supporterait pas un degré de plus d'exaltation.

On a peine à revenir aux détails, à l'arête insidieuse du Lyskamm, le mangeur d'hommes qui en a englouti quarante-trois dans ses corniches enchevêtrées; et surtout au Mont Rose, la seconde cime des Alpes. C'est tout un monde étincelant, une couronne à dix fleurons et aux bijoux sans nombre. On en découvre toute la voie d'ascension. La trace des

*La Dent Blanche.*

caravanes, léger trait bleu dans les neiges, monte souple à travers les bossellements étagés et gagne la crête du Sattel. Les cordées continuent sur le fil même de l'arête en neige et en rocher jusqu'au sommet de la Pointe Dufour. Mais il faut s'arracher à ce spectacle. La descente réserve des étapes charmantes qui tempèrent les regrets; surtout la Riffelalp, au milieu des bois tièdes d'où les monts apparaissent calmés, et doux à l'âme.

L'autre rameau de la vallée, celui de Saas, plus fermé que Zermatt, a des sites d'un grand caractère, et des fidèles. A Stalden se branche le sentier qui pendant

*L'arête du Stralhorn.*



Sommet de l'Oberrothorn. Au fond, les Mischabels.



Le Mont Rose vu du Sattel.

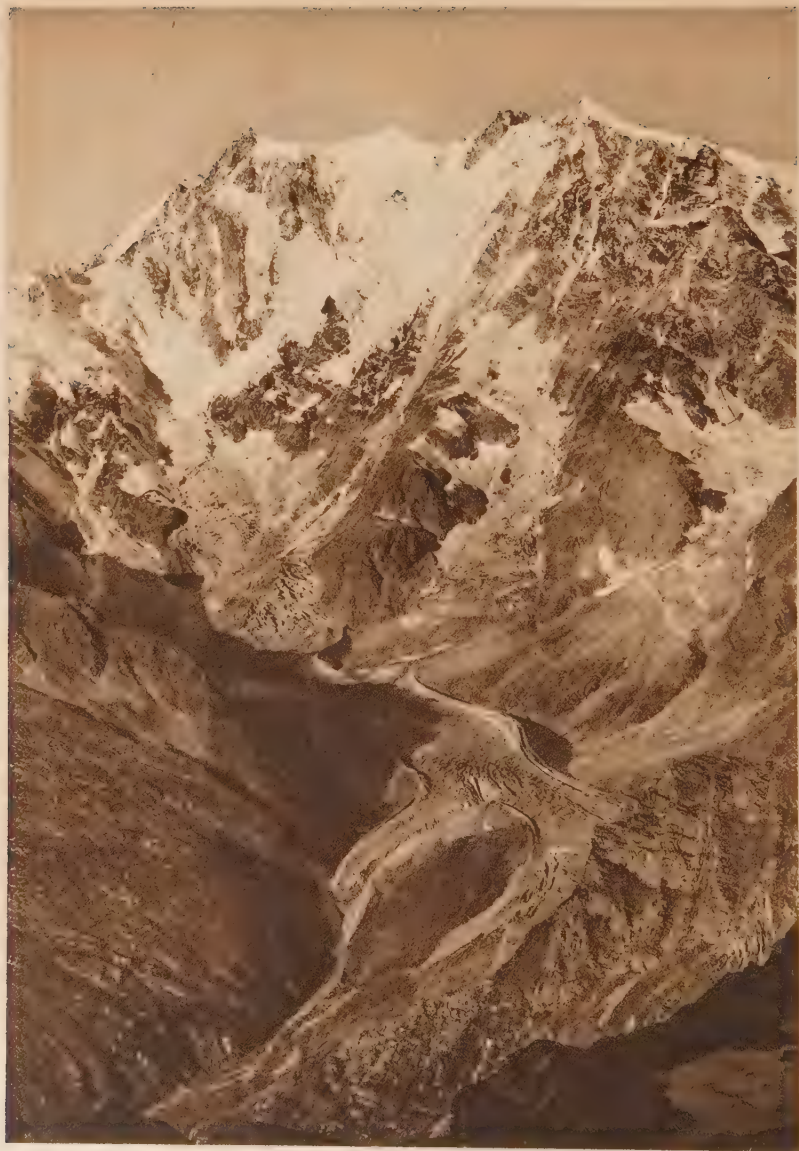
vingt-trois kilomètres se poursuit jusqu'à Saas-Fee. On franchit la Viège sur un vieux pont à l'échine arquée avant de grimper par le ressaut qui met au seuil du vallon. Il est encaissé; mais tout tapissé dans le bas de prairies lustrées qui descendent jusqu'au torrent gris vert; et dans le haut, jusqu'au ciel, d'aroles et de mélèzes. La roche se montre par endroits, une belle roche au modelé granitique. Dans les tournants des combes s'égrènent les villages roux, tachés plus violemment par des pots de fleurs aux fenêtres, ou par des ruches en vert, rouge ou bleu crus. Les bisses courants entretiennent la fraîcheur tout le long du sentier où caracolent les files des mulets postaux chargés de caisses, de vali-

ses, de paquets, de sacs à dépêches, jusqu'à des malles. Les gens du pays que l'on croise sont tous des plus affables. Qui donc ne le serait, dans ces francs sentiers où l'on éprouve l'indicible joie d'être, de vivre parmi les choses mêmes. Dans la forêt, s'épanche la fraîcheur des sources. Auloin, juste dans l'encoche du val, une aigrette blanche, une plume de neige caresse le ciel bleu. C'est le Stelli. On pénètre dans un plan, un ancien lac glaciaire aujourd'hui prairies avec villages et grandes églises blanches. Le dernier, Saas Grund, est presque une ville de bois, sauf son église, et tout est verdure autour de lui, excepté les bases rocheuses des monts. De la



Une rue à Saas-Fee.

neige, on n'en voit plus. Mais un sentier se détache à droite et grimpe brusquement à travers la forêt. On franchit l'épaule, on débouche sur le plateau de Saas Fee. C'est un spectacle inimaginable.



Saas-Fee, Le Monte Moro.



Saas-Fee. Le Nadelhorn.

Le court vallon, par delà les prairies et les bois, va buter contre un colossal mur de glace. C'est d'abord une barre d'un noir gluant; et une poussée d'aroles ose la contourner pour s'élever au-dessus, par



Saas-Fee. Le Fletschorn.

un rognon dégagé. Elle est dominée par un formidable amoncellement de séracs, d'un bout à l'autre, glauques, fissurés, désordonnés. On la dirait prête à crouler, cette masse épouvantable, en une catastrophe d'Apocalypse. Non, elle demeure; mais elle frémit toute du bourdonnement des cascades qui s'en échappent et font courir leur écume dans le gris sombre des moraines. Plus haut encore, s'étend tout un univers de blancheur, sans une tache, immense; et sa ligne souple s'infléchit entre les dômes de neige qui s'élèvent tellement qu'il ne reste plus de place pour le ciel. Ils portent des noms titinnabulants : Mischabel, Alphubel, Allalin; ils rendent des sons de clochettes orientales, comme si les périls les avaient laissé choir, ces joyaux de cimes, avant de s'envoler dans leur paradis. Encore ne les hantent-elles pas toujours ? Les Mischabels aiment s'envelopper dans le mystère d'un perpétuel brouillard.



Saas-Fee. L'Allalinhorn.

C'est le plus haut sommet entièrement suisse, comme l'Aiguille Verte pour la France et le Grand Paradis pour l'Italie. Chacun des trois grands

pays alpins s'est réservé pour soi tout seul une grande cime dépassant 4.000 mètres d'altitude. Celle-ci en a 4.554.

Le village de Fee est en deux parties : celui des paysans et celui des hô-



Intérieur de la cabane Britannia.



Saas-Fee. Les Mischabels.



Saas-Fee. Cabane des Mischabels.

tels. Mais les habitants de l'un et de l'autre sont continuellement en relations. Les indigènes sont indifféremment, et souvent tour à tour, cultivateurs, hôteliers, guides, ébénistes en meubles anciens ou fabricants de curiosité. Et si vous demandez à certain d'entre eux un renseignement sur son commerce, il est possible qu'il vous réponde : « Je vais partir en course avec mon voyageur, mais voyez donc ma dactylo ». Le soir, après le spectacle du coucher du soleil, touristes, guides et gens du pays se répandent à travers les esplanades, sous la lumière crue des glo-



Saas-Fee. Chemin des chapelles et l'Alphubel.

bes électriques. La musique filtre de tous les hôtels. Et nul endroit ne paraît plus à la page, plus au courant de la véritable vie que ce pays juché au bout du monde, et sur les confins mêmes des terres habitables.

Mais là-haut, dans les cabanes, c'est la retraite. Tous les feux sont éteints. Les alpinistes dorment en rêvant à leurs courses. La montagne a repris sa solitude impénétrable, et comme reculée en un autre monde, jusque dans la profondeur des cièux où rien d'humain ne peut atteindre. De la Dent Blanche aux Mischabels, l'exaltation des cimes s'est apaisée; et leurs neiges, avec des lueurs de nébuleuses, planent parmi les étoiles.



Le Nadelhorn.



Environs de Brigue.

IV

La Vallée de Conches et les Grands Cols.

La vieille ville de Brigue est dominée par le château de Stockalper, Escorial minuscule et boiteux dont les quatres angles s'accommodent de trois tours carrées, aux fenêtres dissymétriques, et coiffées d'une toiture en bulbe. Mais elle est noyée dans un immense faubourg de gare depuis qu'elle se trouve à l'ouverture du plus long tunnel du monde, celui du Simplon, qui mesure vingt kilomètres ou très peu s'en faut. Travail de géant. Il fait de ce lieu, où aboutissent par ailleurs les lignes du Loetschberg et de la Furka, l'un des carrefours les plus passagers de l'univers. L'entrée est un portique de pierre plaquée contre l'écorchure de la moraine. Vingt minutes suffisent pour qu'il vous lance en pleine Italie à travers les entrailles des monts. Le touriste préférera en parcourir les flancs en s'engageant sur la route du Simplon, une des



Brigue. Le château des Stockalper.



*Brigue. Palais Stockalper.
Les galeries.*

plus grandioses qu'on puisse voir.

Depuis la vallée, il faut deviner l'étroit goulet creusé par la Saltine où la route va s'élever. Peu après avoir franchi le pont Napoléon, on pénètre dans de premières gorges sauvages. La route sort à découvert, après Bérisal, et décrit une immense courbe sur les flancs du Monte Leone, petite raie blanche, nette, persévérante à travers les couloirs ravinés et les pentes verdâtres. C'est ensuite une succession de gorges, de tunnels, de forêts de mélèzes jalonnée par les refuges. Jamais on ne perd de vue les cimes

neigeuses qui, parfois, deviennent obsédantes, dans le fond des vallons transversaux. Et on les aperçoit toutes réunies depuis le large plateau nu où l'on trouve le col à un peu plus de deux mille mètres d'altitude. La tempête y souffle avec fureur, pendant l'hiver, recouvrant



Route du Simplon. Bérisal.

les grandes bornes de granit et les plis de terrain sous la neige qui persiste assez tard dans l'été. On y ouvre la tranchée pour dégager la route. A peu de distance du col se trouve l'hospice fondé par Napoléon, très confortable, et tenu par les religieux du Grand Saint-Bernard. La route descend à travers un paysage désolé et passe tout près du glacier de Rosboden qui brille au-dessus de ses alpages. Il s'écroula en grosse masse, l'année 1901, et on traverse ses délaissés : des blocs de toute dimension, des débris de forêt triturés, et une sorte de limon gris dont on voit encore la couche. Après les villages de Simplon et d'Al Gaby, on pénètre par une galerie dans la merveille du lieu : les gorges de Condo. On chercherait vainement ailleurs des lignes d'une telle majesté. Pas

d'effroi, pas d'obscurité malgré la raideur des grandes parois schisteuses qui vont jusqu'à surplomber, à plus de cinq cents mètres en hauteur. Tout à coup, le chemin semble irrémédiablement barré par la roche dédaigneuse. Mais une galerie la troue. Au-dessus de son cintre d'entrée, une inscription : *Aere Italo Nap. Imp. 1805*. C'est le sceau impérial



Le Simplon.

qui marque cette aire d'aigles géants. La construction de cette route, ordonnée par Napoléon en 1800, fut tellement poussée par l'ingénieur Céard qu'il la termina en 1805, deux mois avant Austerlitz. Une grande voie était ainsi ouverte pour le trafic occidental, suivant cette pénétration vers le Sud que le commerce avait cherchée après l'essor des croisades. Les voyageurs illustres n'y vinrent cependant point nombreux : Grégoire X en 1276, au retour du concile de Lyon; et, en 1391, l'empereur Charles IV, le *marchand forain* comme l'appelle Villani, qui sortait sans éclat de l'Italie où ses successeurs ne devaient plus descendre. A la sortie, tout resplendit. Les eaux de la Deveria, parmi les blocs, lancent un

chant sauvage où l'on perçoit des éclats de fanfare rythmés par le canon. Bientôt, on entre en Italie.

Il faut revenir à Brigue pour re-

monter le Valais supérieur, la vallée de Conches, qui s'infléchit légèrement vers le Nord-Est. Le Rhône y a des eaux plus vertes et plus claires; il rajeunit, il joue comme un enfant, le grand alpin, dans cet



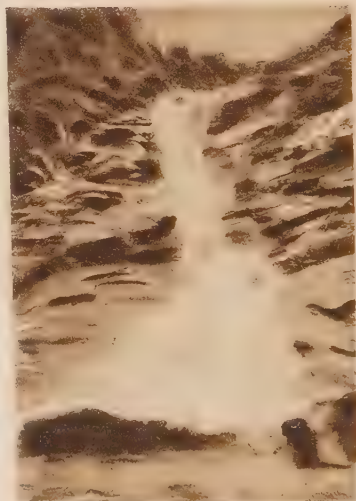
Route du Simplon.



Hospice du Simplon.

*Binn.*

admirable val plein de fraîcheur dont il accroît la richesse et la fertilité. Jusqu'alors, le Valais avait montré un certain caractère méridional; ce n'était pas de la sécheresse, sans doute; plutôt de la sobriété. Mais ici, nous trouvons vraiment de l'abondance. Les pentes sont garnies de prairies grasses, de bois d'aroles et de mélèzes. La ligne qui se détache à Brigue sur la Furka et Andermatt, monte lentement. Tout à coup, elle entre dans une gorge profonde. Encaissé dans un fouillis d'arbres, le Rhône bouillonne au milieu de la roche qu'il scie. La route, bordée de garde-fous de bois, se développe par des lacets superposés. La voie ferrée arrive à s'insinuer, traverse deux fois le Rhône

*Cascade de Gondò.*

sur des viaducs d'une belle audace, puis entre dans un tunnel hélicoïdal. Et quand on en sort, on ne reconnaît plus rien du site, tellement on est dérouté. Le paysage s'est apaisé dans ce plan, un ancien ombilic glaciaire entre deux barres où la verdure s'en donne à cœur joie. C'est le bassin de Fiesch. Il répond tout à fait à l'idée intuitive qu'on

se fait de la Suisse : des prairies épaisses, des forêts, des eaux vertes qui tourbillonnent, des chalets piqués un peu partout, un petit village propre à constructions de bois et égayé par les pierres blanches de son église et de ses hôtels. Ces jolis petits hôtels que l'on dirait plutôt des maisons d'amis; ils ont conservé un fort accent local, tout garnis qu'ils sont de vieux souvenirs de famille, et la tenue moderne du service y fait contraste. Au-dessus du pays



Gorge de Gondò.

est suspendue la langue d'un glacier, au fond d'un ravin sombre, bordé de forêts, où les brouillards s'apesantissent. C'est le glacier de Fiesch; il descend

du Finsteraarhorn. Que me rappelle donc invinciblement la fraîcheur de ces gorges, de ces bois, de ces glaciers tout proches ? La charmante Tarentaise, sans nul doute ; et le Rhône est bien le grand frère de l'Isère. Tous les deux sont les cours d'eau les plus alpins. Ici, la note propre serait cette douceur plantureuse, dont on ne trouve point ailleurs la divine impression.

Et pour la ressentir pleinement, il faut aller à Binn. Après avoir traversé sur la rive gauche du Rhône, la route se développe parmi les prairies et les forêts. Entre les champs et les chemins courent des barrières rustiques dont les bois tous penchés dans le même sens se suivent comme des millepattes. Ernen est un vieux bourg à légendes. Il n'y a pas si longtemps qu'on voyait sur la place une potence. Après les façades

de bois sont suspendues des décorations parlantes : une tête de cerf aux andouillers arborescents, ou bien un Saint Maurice colorié terrassant un dragon vert. Et sur une muraille, des restes fort visibles encore d'une fresque du xvi^e siècle, une théorie d'hommes d'armes et de seigneurs qui se silhouettent en rouge. Un peu plus loin sur le plateau, on trouverait Mühlbach, village natal du



Binn.

grand cardinal Schinner, l'animateur des troupes suisses à Marignan et à Novare; tellement qu'il fut surnommé le soldat tondu, et François I^{er} disait de lui : « Sa parole m'a fait plus de mal que toutes les lances de ses montagnards ». En 1513, le veto de Louis XII l'empêcha de succéder comme pape à Jules II, son ami. La France n'y gagna pas grand'chose, et peut-être l'Eglise y perdit-elle beaucoup. Par la



La Deveria. Pont sur la rivière.

forêt où il n'y a plus qu'un sentier, on pénètre dans l'indicible vallée de Binn. C'est une houle de mélèzes et de sapins sur toutes les pentes de la vallée très encaissée, mais dont la grâce écarte tout effroi, toute mélancolie. Dans le fond, le torrent d'un bleu laqué, avec des gouffres de roches au fond desquels l'eau prend une couleur d'iris. Parfois, de grandes ravines balayées par l'avalanche dont le culot demeure dans le bas; ou bien la paroi d'une roche à pic met une note de sauvage fierté. A pleine muraille, comme des doigts, les filaments des cascades prennent la roche; ou ils déferlent doucement telles des voiles blanches qui tom-

beraient. Cette oasis, ce flot de verdure plu du ciel est unique au monde. Il y résonne une agreste symphonie de fécondité et de fraîcheur. De fraîcheur surtout; elle veloute les prés vert émeraude, les sapins profonds et quelques vernes plus tendres. Les villages et les mazots s'y pelotonnent, réunis par les raies des chemins. Dans cette atmosphère toute verte passe leur fumée bleue comme une vapeur de saphir. Tout à coup, le vallon de Lang Thal s'ouvre à l'œil,

se creuse dans toute la joie de sa végétation, dissimule, par là-bas, son Elysée où doivent errer des âmes heureuses et qui résisteraient à la



Le glacier d'Alets



met de l'Eggishorn.

voix d'Orphée s'il tentait de les arracher à ce paradis. Enfin apparaît la vieille église de Binn, juchée sur un mamelon. Le torrent cascade en dessous parmi de petits rochers où ses tourbillons ont creusé des oulles. Sur leur brun patiné, les chalets du village ont des cadres de fenêtres en vert cru, avec des fleurs. Au bout, il y a un vieux pont de pierre en dos d'âne, un oratoire. Et dans le fond du val attirent les cimes couvertes de neige ainsi que les cols prometteurs.

Au-dessus de Fesch, sur l'autre rive du Rhône, on monte à l'Eggishorn et au glacier d'Aletsch. De longs sentiers grimpent en forêt, une forêt



Glacier d'Aletsch. Hôtel Belalp.

épaisse. Et dans cette Brocéliande s'entendent parfois fuser des rires; ce sont de jeunes anglaises à califourchon sur des mulets, les jambes haut gainées de soie, la jupe en bourrelet autour des reins, petits pages travestis des féeries de Shakespeare à la recherche d'un beau rêve d'été. La montée les a faites toutes roses; elles soufflent plus que leur monture, mais elles sont heureuses. Les clairières débouchent dans des alpages mamelonnés que domine, loin sur la hauteur, une énorme construction. Est-ce une forteresse, un burg, un Montsalvat dédié à la contemplation alpine ? Presque. C'est l'hôtel Jungfrau, en plein mont. Le mulet reste sa communication la plus rapide avec le bas. Aussi, lorsque la tempête fait rage au dehors, son confortable asile permet-il d'étudier ce que devait être l'hôtellerie avant l'ère de Tartarin. Il y a des sujets de tellement de nations que ce serait une babel si l'on n'était point si élevé en altitude. Mais on n'y voit même plus de division entre les riz et les pruneaux : le grand air des cimes purifie tout.

Depuis là, par un sentier qui court dans les débris, on monte à l'Eggishorn, belvédère moyen comme altitude, 2.900 mètres, formidable

comme panorama. On ne voit pas une multitude de glaciers, comme du Gornergrat, on n'en voit guère qu'un, mais il vaut à lui seul tout un monde : c'est le glacier de l'Aletsch, le plus grand des Alpes, 25 kilomètres de longueur. Au pied de la montagne, il descend à pleins bords comme un fleuve abondant et tranquille, comme une avenue triomphale, rayée en son milieu par des bandes régulières et parallèles. Mais sur les bords, la glace moutonne et son blanc mat se découpe, se festonne, s'ajoure, s'orne de la lueur bleue d'une crevasse. La majesté de cette énorme nappe est si grande, si intense son rayonnement que les sommets qui l'environnent en paraissent amoindris; et pourtant ce sont des géants qui dépassent quatre mille mètres, comme l'Aletschhorn et la Jungfrau, les plus apparents d'entre eux. Le glacier monte jusqu'à leur cime, et il descend très bas du côté du ravin de la Massa. Sur les moraines inférieures, des sapins et des rhododendrons ont poussé, à quelques pas de la glace dont ils tempèrent le scintillement. Pour prendre pied sur cette immensité blanche, on descend vers le Märjelen, lac polaire dont une des rives est le glacier même. Des icebergs flottent sur cette eau morte; et lorsqu'on la côtoie par le brouillard, on dirait des fantômes



Le lac de Märjelen et le glacier d'Aletsch.



Glacier de Fiesch et l'Oberaarhorn.



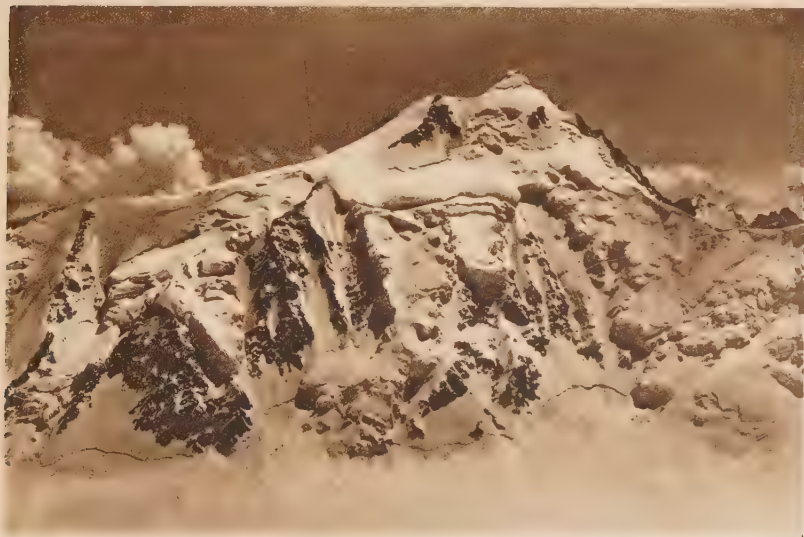
L' Aletschorn.



Glacier d'Aletsch. Les Fiescherhornes.

qui viennent vous prendre. Mais c'est une joie par le grand soleil que de remonter ce chemin resplendissant. Il débouche en un cirque d'une surhumaine majesté, l'intérieur du calice d'un lis gigantesque. Trois nêvés principaux, ceux de l'Aletsch, de la Jungfrau et de l'Evig Schnee confluent en ce rond point, tombent réguliers et doux, comme d'immenses draperies tendues depuis les cimes. Les dômes font cercle au-dessus des neiges, majestueux et tranquilles : l'Aletschhorn, la Jungfrau, le Moine, et l'Almerhorn au panorama stupéfiant. Depuis la cabane Concordia, point de départ des grandes courses, on peut les contempler à l'aise; et surtout la Jungfrau dans le fond, trois bosses de dromadaire qui vont en montant successivement. Ou si l'on préfère une image plus galante pour cette vierge de glace, c'est une femme couchée sur le ventre, tête levée, croupe proéminente et talons marqués. Un des fondateurs de l'Alpine Club, Hardy, dans le premier volume de *Peaks, Passes and Glaciers*, paru en 1859, appela ce lieu la Place de la Concorde de la Nature, voulant signifier ainsi qu'il était majestueux et monumental entre tous. Le nom de Concordia lui est resté.

On peut gagner Gletsch par des cols glaciaires d'une étonnante beauté. On peut aussi reprendre à Fiesch la ligne interrompue, et remonter le val de Conches jusqu'à son extrémité. Dans le vert sombre des sapins, les ravins s'enfoncent comme des drains, zigzaguent en gris, les côtes saillantes, et filetés par l'eau blanche du torrent. Ce plantureux paysage, avec son air ordonné et sa puissance agreste, n'est pas, comme celui que nous venons de quitter, donné entièrement par la nature; il est au contraire le produit d'une longue civilisation. On aperçoit des deux côtés des prairies feutrées d'une herbe grasse, des forêts de pins et de mélèzes à la plantation extrêmement soignée, les stères de bois coupé régulièrement disposés dans les clairières; puis les hameaux bruns avec leurs maisons toutes rassemblées comme si elles craignaient de mettre du désordre en s'écartant. Cette campagne est le produit d'un labeur séculaire, sans quoi il n'y aurait rien que de sauvage ici. Il a fallu essarter, défricher, tracer des bisses fertilisants. Ce travail s'est-il accompli dans la paix ? Non pas; il a été conquis en même temps que la liberté par des combats répétés. Près d'Ulrichen, une haute croix de granit témoigne de luttes lointaines, et maintenant apaisées. Ces montagnards furent



L'Ebnefluh et l'Aletschhorn.

toujours extrêmement chatouilleux sur leur indépendance. Lorsqu'un ambitieux menaçait d'y toucher, on faisait la *mazza*. C'était la figure du tyran sculptée dans du bouleau et que l'on plantait de clous en signe d'ostracisme. Puis on lui courait sus. La face de la terre, si merveilleusement transformée dans cette vallée, témoigne donc d'un héroïsme persévérant. Elle prend une très haute signification humaine. C'est la conquête de la terre par l'homme qui a étendu la culture jusqu'aux endroits où la nature ne la repousse pas absolument. C'est un ombilic glaciaire, un bois qui couronne encore une moraine frontale; puis des



roches où le Rhône rebondit en torsades bleues. Enfin, le vaste plan terminal, au-dessous même de la langue du glacier du Rhône.

Et ici, l'on trouve le dernier état de ce long effort que nous venons de suivre pas à pas : c'est l'Hôtel du Glacier du Rhône et ses annexes, toute une petite ville élevée par la famille Seiler. Les premiers pionniers

La P



corde.

de fer n'existait pas encore. Tous les matériaux que l'on ne trouvait pas sur place durent être montés par chevaux. Et il y a là 260 chambres avec 310 lits pour touristes, 65 personnes de service, 500 rationnaires par jour en moyenne et parfois plus. Au début, l'entreprise pourvoyait seule à son alimentation. Aujourd'hui, elle n'a gardé que la boucherie

de la montagne, Sausure entre autres, nous ont décrit l'endroit lorsqu'il n'était qu'un désert. Ils osaient même le qualifier d'affreux; car les lieux où l'homme ne vit pas ont toujours quelque chose d'effrayant, et les âmes les mieux trempées n'y résistent pas longtemps. Aujourd'hui, ce désert est devenu célèbre dans le monde; il n'a rien perdu de sa grandeur. Il y a même gagné, car cette création de l'homme est elle-même un spectacle magnifique.

La rectitude de ces constructions, sans tapage et sans mauvais goût, n'alourdit point le site. Elles le complètent. Elles furent faites alors que le chemin

qui fait venir de Brigue son bétail sur pied. Outre le bâtiment principal, il y a une annexe qui reçoit, en plus du personnel et des divers employés,



Le lac Märjelen.

les touristes de seconde zone, comme c'est l'usage presque général en Suisse, en leur réservant une hospitalité encore très confortable. Puis un restaurant, un café, un bar, un bazar, la poste, la gare et deux chapelles. Bref, toute une cité. L'hôtel principal a le confort, discret, simple, qui met à l'aise les alpinistes; car c'est un endroit qu'ils aiment et ils y sont chez eux. En face de l'entrée est aménagé un coin de feu avec du bois toujours flam-

bant dans la che-

Il y en a tant à faire, dans les environs. Même la plus courte est

d'un puissant intérêt. C'est la visite au glacier du Rhône. Ses clochetons de glace paraissent tout près. Il faut traverser toute la cuvette pour y aller, et l'on sent qu'autrefois, par dessus la barre qui le retient encore, le glacier a pesé et surcreusé de tout son effort de titan. La verdure, à l'aval, s'est déjà emparée du colmatage qu'écorche le lit du torrent. A l'autre bout, comme un dragon blanc dans son antre, le glacier s'est retiré, retiré, ne laissant plus pendre qu'une langue humide entre les ressauts qu'elle



Sur le glacier d'Aletsch.



Sur le glacier d'Aletsch.

a polis. Saussure, un des premiers, est venu ici faire des mensurations glaciaires. Il avait du mérite, car il lui fallait descendre gîter à Obergestelen, où le pittoresque ne remplaçait pas de certaines aises. Il a décrit

*Gletsch.*

minutieusement cette chute de glace. La dernière partie, a-t-il dit, est un segment de sphère où se détachent circulairement, en prenant

*Intérieur de la cabane Concordia.*

le sommet comme centre, de profondes crevasses couleur d'aigue marine. Le beau mot, etsi juste ! Goëthe, moins poète cette fois, leur donne la couleur du vi-

triol. Mais cette description n'est plus vraie. Le glacier a tellement reculé depuis ce temps que le segment de sphère a presque totalement disparu. D'une caverne de glace, le Rhône sort en bouillonnant. Il



Grimsel.

naît là. C'est un magnifique berceau pour ce fleuve de paix et d'amour qui traverse la plus glorieuse vallée des Alpes, le plus vaste lac, qui arrose des villes puissantes, reçoit sur son chemin les plus belles eaux descendues des plus belles cimes, et après avoir entendu le frémissement des oliviers et la chanson des cigales se jette dans une mer aussi bleue que le ciel qui recouvre ces montagnes.

Mais sur ce bassin, l'histoire s'apesantit plus lourdement encore que le glacier qui le creusa. Elle a coulé, impétueuse, par ces cols que gagne le lacis des routes zigzagantes. Montons d'abord à celui du Grimsel qui traverse sur Meiringen, dans l'Oberland. Les souples lacets de la route, avec leurs bornes carrées qui jalonnent l'ascension, s'élèvent à travers les croupes herbeuses. Et lorsqu'on arrive au sommet, on aperçoit,

presque de plein pied, la nappe supérieure du glacier du Rhône au point où elle commence à se précipiter en sa grande cataracte silencieuse. Saussure avait raison; le site est sombre, et en toute saison. Combien devait-il être difficile à passer, l'hiver, dans l'ancien temps, lorsque la route était faite d'escaliers taillés dans le roc. En 1926, le passage fut bloqué par la tempête de neige les 28, 29 et 30 juillet. Un peu après le col, recouvert de glace jusqu'au fort de l'été, on trouve le Todtenseelen, le Lac des Morts. Il y a des légendes tenaces. Tous les gens du pays vous diront que ce nom date du mois d'août 1799, alors que le général français Gudin conquiert le col par une manœuvre qui reste comme un des chefs-d'œuvre de la tactique. Venant du versant bernois, il réussit à culbuter les Autrichiens de cette imprenable position; et, dit-on, il les noya tous dans le lac. Il paraît plus vraisemblable qu'il les ait jetés en bas dans la cuvette de Gletsch. D'ailleurs, Saussure, et avant lui Gruner et bien d'autres parlent déjà du Lac des Morts. Saussure le confond avec le lac



Lac de Grimsel.

de l'hospice du Grimsel, qui a d'ailleurs la même disposition que celui

du sommet. Mais il en explique le nom par ce qu'on y aurait habituellement jeté les cadavres retrouvés au printemps après la fonte des neiges. Ce n'est guère vraisemblable non plus. Si l'on ne veut point admettre



Route de Grimsel.

que le nom ait été inspiré uniquement par la désolation du site, on peut imaginer que nombreux furent les voyageurs qui, par la neige, s'enfoncèrent dans cette fosse d'autant plus perfide que la route la touche. On pense à la Combe des Morts du Grand Saint-Bernard.

Le col de la Furka est plus ouvert. Il donne sur le canton d'Uri et se relie à la route du Gothard. A mesure que l'on monte, au départ de Gletsch, les bâtiments se rapetissent; et de tous les côtés, c'est une zébrure de chemins, antennes insidieuses qui cherchent le défaut des pentes pour s'y insinuer, et réussissent. Seul le Rhône, vert et mousseux, va tout droit, l'air pressé. Depuis 1926, la ligne de Brigue-Gletsch passe le col en tunnel et se prolonge jusqu'à Andermatt. Le Col de Grimsel, en face, apparaît comme une encoche dans les abrupts rayés verticalement par de grands couloirs neigeux. On comprend la difficulté qu'il



Hospice de Grimsel.

y avait autrefois à le passer ainsi que l'effroi qu'il inspirait. Un grand crochet de la route amène, à gauche, à l'hôtel Belvédère, filiale de celui de Gletsch, et site non moins célèbre. Le spectacle est de premier ordre. En bas s'arrondit la cuvette de Gletsch avec, tout au fond, les bâtiments qui barrent le goulet, comme une moraine. La beauté de cette cuvette glaciaire se révèle en ses moindres détails. L'auge a une telle pureté de forme qu'on dirait que le glacier vient de la quitter, qu'il s'est écoulé tout d'un coup comme une eau qui a rompu son barrage. On ressent encore sa présence, après des milliers d'années qu'il n'est plus là. A l'horizon se détachent les flammes blanches des Mischabel, et l'accent du Cervin. Mais tout près, à quelques mètres de la route, et c'est le plus rare, moutonnent les séracs du glacier du Rhône. L'effet est assez étrange. On se croit en un monde imaginaire. Ce que l'on a coutume d'aller chercher si loin, et si haut, et la plupart du temps non sans danger, se trouve ici apprivoisé. C'est une chute, une culbute énorme et fantastique de gros blocs désordonnés. Rien ne saurait davantage donner l'idée du chaos.

Cette ruine est d'un blanc mat, un peu sali; et dans les cassures, luit de la glace, d'un bleu très clair avec un rien de gris, une couleur indéfinissable, non fixée, qui vibre comme un prisme. De l'autre côté de la nappe, se dresse la jolie pyramide composite du Gersten. Devant le petit café, les guides fument leur pipe en attendant le voyageur. On trinque. Ils proposent la Damma, le Rhonestock, le Galenstock ou le Naegeli visité par les fées et les lutins. Les pourparlers sont parfois laborieux; mais en combinant quatre langues, on arrive toujours à s'entendre. Car il est très international et très passant, le col de la Furka. Comme je cause avec les braves guides, je vois arriver deux grands escogriffes avec des bâtons aussi hauts qu'une lance, des culottes courtes à la tyrolienne, des rucksacks chargés de rhododendrons et, en bandoulière, l'un une guitare, l'autre un saxophone. J'incitai vainement les guides à les promener en cet équipage sur le glacier : l'affaire ne fut pas conclue. Ce fut dommage.

Plus haut, vers le col, un grand ravin désolé tombe du Mutthorn.



Route de la Furka.

*Gletsch.*

Mais au-dessus, l'éventail du glacier de Gratschlucht fait rayonner sur le site la candeur de sa lumière. Le col s'ouvre parmi des pentes gazonnées tachetées de neige comme le pelage d'un lévrier. Dans le ciel, s'enlève la masse du Finsteraarhorn, robuste, étincelante. On descend dans le canton d'Uri. La combe se creuse en un vallon nu, rien qu'en gazon. La Reuss et le train y coulent de compagnie. Et par-dessus, la route. Elle traverse parfois des ravins où frissonnent des cascades. Des deux côtés, tombent des crêtes de grandes pentes gazonnées, ça et là écorchées de gris. Cependant, les dentelures rocheuses des Bielenstöcke mettent de l'accent dans le paysage. Pas un arbre. On vient de quitter l'abondant Valais pour la pastorale Uri, dont on rencontre l'écusson : une tête de taureau avec un anneau passé dans le muffle. A droite, une alpe est juchée sur un promontoire gazonné, entre deux vallons profonds. On touche enfin la plaine, dénudée, l'air abandonné. La Reuss y coule paisiblement ses eaux vert clair. On traverse un ravin transformé en immense

carrière. Puis Hospental se signale à distance par sa haute tour carrée sur un mamelon. Pays d'importance, autrefois : il commandait la Furka et le Gothard. C'est aujourd'hui un village tranquille, à belle église blanche. Les fenêtres des chalets tournent à la verrière, les toits se relèvent en pignons, et on voit davantage de maçonnerie que dans le Valais. Des enseignes parlantes se balancent au-dessus des boutiques. On sent un air de bonhomie partout, aussi bien sur le visage des gens que dans l'aspect des choses. Les rues et les places paraissent avoir ce calme provisoire des endroits que la foule vient à peine de quitter.

Et en effet, pendant des siècles, les foules ont traversé ce bourg qui se trouve déjà sur la première pente du Saint-Gothard ; et l'on retrouve encore aujourd'hui des traces de ce continuels va-et-vient. Le nom même d'Hospental indique que le pays fut à l'origine un hospice accueillant aux voyageurs. Les restes d'un fort lombard se dressent sur une colline ; et l'on peut voir encore, dans un bout du village, le bâtiment qui servait de *sust*, c'est-à-dire d'entrepôt, aux marchandises en transit dans ce grand carrefour de routes.



Le Galenstock.

Nous sommes bien hors du Valais. Nous avons parcouru une longue route, depuis le Léman. Le Rhône nous la marquait, entre les bornes gigantesques des monts, et nous sommes allés de cime en cime. C'était comme une mer aux vagues figées qui jetaient vers le ciel la crête écumieuse de leurs neiges. Nous voici maintenant dans le creux d'une lame, et dans l'attente de nouvelles magnificences.



Jeune Valaisan.



Göscheneralp.

V

Le Saint-Gothard et le Tessin

Le Saint-Gothard est au cœur même des Alpes, dont plusieurs grands massifs se rejoignent en cet endroit. Les vallées supérieures du Rhône et du Rhin arrivent presque à se toucher, séparées seulement par le bassin d'Urseren qui se trouve au centre d'une grande croix marquée en creux au milieu des monts. L'axe principal est formé, depuis le lac des Quatre-Cantons, par la vallée de la Reuss, l'Urseren, le col du Saint-Gothard, la vallée du Tessin. L'arbre transversal, par la vallée de Conches, le col de la Furka, l'Urseren, l'Oberalp, la vallée du Rhin. Disposition qui donne déjà une grande importance au passage. Il est en outre le plus central de toutes les Alpes et de la Suisse, la grande voie de communication entre l'Allemagne et l'Italie. Cependant, il ne commença qu'assez tard à être fréquenté. Les Romains semblent ne pas

l'avoir connu; et la première traversée dont le souvenir nous ait été transmis est celle que fit en 1236 un bénédictin de Brème, Albert de Stade, à son retour de Rome. La politique des Habsbourg lui donna aussitôt une grande importance qui alla croissant au cours des siècles. Mais pour saisir tout le caractère du passage en son ensemble, il faut descendre plus bas qu'Hospental, à Göschenen où se trouve l'entrée nord du tunnel du Gothard.

Göschenen est un village plein d'auberges à accent local et populaire. Il a toujours un air de fête, à l'entrée de son vallon latéral qui se prolonge jusqu'aux neiges du Dammastock et du Sustenhorn. Les tou-

ristes y circulent avec l'air affairé des gens tout occupés de leur plaisir. Ils arrivent à pleins trains, de Lucerne et de Zurich, pour contempler la belle nature. On croit assister à une scène du Faust de Goethe, les bourgeois hors de la ville ragaillardis par le renouveau du printemps.

Dans le cimetière s'élève le monument aux victimes des travaux du tunnel, avec le buste de Favre, l'ingénieur qui mourut à la peine. Cette ligne du Gothard, depuis Fluelen jusqu'à Bellinzona, est d'une audace extraordinaire. Puisqu'un chemin de fer passe là, il peut en passer partout. Car si le tunnel prin-



Göschenentalp.

*Göschenen.*

cial est remarquable par sa longueur de 15 kilomètres, les tunnels hélicoïdaux, sur les deux versants, ainsi que certains viaducs étonnamment jetés sont des ouvrages d'art qui résolvent des difficultés tout aussi sérieuses. Cette grande gare fait à Göschenen un paysage métallique. En cet étroit vallon, des rails se dispersent en éventail ; et si nombreux, qu'on ne voit plus qu'eux. Le torrent assagi ne se remarque plus. L'entrée du tunnel est une arcade trapue et carrée, une bouche noire, bien modeste portique pour un couloir qui relie deux mondes et où transite une énorme part du trafic européen. Mais c'est par la voie à ciel libre que nous franchirons ce vieux col. La route s'élève au-dessus du tunnel et pénètre aussitôt dans une gorge d'une grande sévérité. La Reuss s'épand sur de grandes dalles et commence à bouillonner. Son fracas, qui ira s'accroissant, a fait donner au défilé le nom de Schöllenen. Les roches s'élèvent à pic de chaque côté ; et, dans le fond, paraissent vouloir barrer tout passage. La route, la voie d'un petit train à crémaillère, les galeries de protection contre les avalanches, les ouvrages militaires accentuent encore de leur rectitude géométrique ce que le site a d'implacable, presque de brutal. On traverse deux fois

*Défilé de Schöllenen.*

la Reuss sur les ponts Häderli et de Sprengi, parmi des débris de rocher dont plusieurs furent lancés par le diable qui s'opposa longtemps, dit la légende, à ce que le passage fût forcé. On avance, et la route semble bouchée. Sur l'autre rive, un coin de roche domine le vallon, pèse de toute sa masse sur le site qui devient triste jusqu'à l'angoisse. Quelques pas encore, et tout à coup apparaît une croix gigantesque, sculptée à même le granit de la paroi. Elle est placée juste dans l'axe de la montée; elle intimide. C'est la croix de Souvaroff. Elle commémore la marche victorieuse qu'opéra le grand soldat russe

*Croix de Souvaroff.*

à la fin de septembre 1799, alors qu'il était aux prises avec Lecourbe. On tourne encore au fond de cet entonnoir que la nature même traça hélicoïdal, et on arrive tout d'un coup sur le Pont du Diable. La gorge est si étroite que, de chaque côté, le route doit se coller aux immenses lames de la roche verte et rouge. C'est là que le pont est jeté, tout de biais, entre deux boucles, et à l'endroit le plus scabreux. L'arche rousse, élevée au-dessus des eaux pour ne pas être emportée par leur fureur tumultueuse, semble un tour de force perpétuel, ne tenir que par un effort toujours tendu. Par où passerait-on sans elle? D'un côté comme de l'autre, la route aboutit à l'abrupt.



Pont du Diable.

Certes, il a fallu faire un pacte avec le diable pour oser une telle œuvre. L'architecte lui avait en effet promis la première créature qui franchirait le pont après son achèvement. Il le fit traverser par un chien; et le diable dupé entra dans une colère dont on voit encore les marques dans ces parages. Encore le pont actuel, élevé de trente mètres



La Reuss et le tramway d'Andermatt.

au-dessus de l'eau, est-il plus à l'abri que l'ouvrage primitif qui finit par être emporté en 1888. Il ne mesurait guère qu'un mètre cinquante de largeur et n'était point muni de garde-fous. C'est pourquoi le nouveau, par une précaution exagérée, est flanqué de véritables murailles. Mais surtout il était au ras du torrent au point de sa plus grande chute. Et cela, c'était effrayant, et dangereux. En effet, lorsque la Reuss, en amont, pénètre dans la gorge, elle se faufile d'abord comme elle peut, de chute en chute. Elle se complait en des jeux d'eau, glisse en gerbes sur les dalles, s'éparpille tellement à la lumière qu'elle prend une nuance de bleuët, tombe en éventail, se regroupe au creux profond de son lit, rebondit, se heurte aux blocs avec une telle force qu'elle se pulvérise, s'éparpille, n'est plus que vapeur. L'embrun flotte au gré du vent et va battre les rives ruisselantes. Le tourbillon insensé se précipite à l'abîme. Ce n'est plus de l'eau : c'est une fureur blanche qui siffle, bouillonne, clame en son délire. Les roches se ferment encore et le courant se resserre toujours davantage, tourbillonne jusqu'au vertige. C'est la chevauchée infernale; et le pont enjambe juste l'endroit le plus catastrophique. Le

vicomte de Châteaubriand cracha un jour son dédain dans ces eaux pour nous faire croire qu'il avait vu le Niagara. En haut de ce fracas, les difficultés ne sont pas terminées. Le passage est bouché par une roche à pic. Autrefois, on la tournait sur une passerelle de soixante mètres fixée par des chaînes et brinquebalante au-dessus du torrent. En 1707 fut percé le Trou d'Uri.

Il donne accès au joli bassin d'Urseren, calme, reposant, tout lumineux après ces affres. Au milieu de la plaine est assise Andermatt la militaire; car c'est un centre d'instruction de l'armée suisse. La petite ville a beaucoup d'accent; et presque du luxe avec ses grands hôtels, se jolis magasins. Des enseignes, à la porte des brasseries, grincent au vent : Gambrinus engloutissant de la bière, ou bien le serment du Grutli. De jeunes officiers y dissertent dans une atmosphère allégée par un orchestre qui joue du Mozart ou du Brahms. Et après un bout de plaine, nous revenons à Hospenthal prendre la montée du col. La route, après quelques lacets très décidés, pénètre dans un berceau désolé où la verdure



Andermatt.

est léprée par la pierraille, même dans le fond humide où coule la Reuss. Cependant, quelques cascades sillonnent les côtes; et au fond, du côté du massif du Lucendro, de petites pointes tranquilles en scie ébréchée se décorent de quelque neige. Sur la gauche, la vallée de Guspis ne promet d'abord pas plus de douceur, avec ses pierrers; mais ils montent régulièrement jusqu'aux premières neiges du Pic Central qui luit sur le ciel en crêtes régulières et alternativement noires et blanches. La route arrive en un défilé ouvert à même des bossellements de gneiss, gris et verts, avec des plaques de mousse. Et dans un plan où tout s'apaise, où la Reuss est tranquille, on découvre enfin la longue cime blanche du Lucendro, jolie et souriante en la souplesse de toutes ses sinuosités. A ses pieds est le lac de Lucendro, une gemme verte et frissonnante.

Le col s'ouvre dans des rochers dont les paillettes brillent, et ils montent de gradin en gradin jusqu'aux crêtes toutes proches. En des cuvettes aux margelles arrondies, tout un chapelet de petits lacs dont l'eau crispée au vent du matin réfléchit la limpidité du ciel. On dirait des yeux d'enfant. Au bord du plus grand, l'hospice et un hôtel, tous



La route du Gothard.



L'Hospice du Gothard.

les deux merveilleusement placés. Au temps de Goethe, deux pères capucins y donnaient un asile des plus cordiaux, sinon somptueux. Le grand poète, qui ne voyait que la beauté des choses, l'apprécia fort. Il fut d'ailleurs ravi de voir le col sous la neige; et il eut cette belle image : « La glace brillait au soleil comme des veines de cristal et des traits de flamme ». Châteaubriand ne trouva plus, sur les ruines de cette maison, qu'une croix de bois : *Dieu demeure quand les hommes se retirent*. Aussi grincha-t-il plus fort que d'habitude sur le tourisme moderne alors naissant, jusqu'à déclarer que Souvarow et ses soldats avaient été les derniers voyageurs véritables à parcourir ces défilés. Son pessimisme avait tort. En 1841, Félix Lombardi, véritable apôtre, releva l'hospice, accomplit une grande œuvre de charité, donna au Gothard une renommée universelle. Sa mémoire est encore vénérée. Il possédait le pur esprit d'hospitalité; et disons, sans autre, l'esprit vraiment hôtelier. La tradition ne s'en est point perdue, alentour.

*Airolo.*

De ce col, depuis ce massif, aux quatre points cardinaux s'éparpillent des eaux qui vont à des mers différentes : à la Méditerranée, à l'Adriatique, à la Mer du Nord. Avant de traverser le col, on est entré dans le canton du Tessin. Dès le commencement de la descente, les lignes du paysage, sans cesser d'être sévères, prennent du style et s'agrandissent. Une onde de lumière chaude monte par les tournants du défilé qui masquent la vallée basse. Etranglé par de hautes roches, c'est d'abord un goulet dont la pente est garnie par une nappe d'éboulis où bruissent les cascades. La route s'enfonce dans cet entonnoir, y saute par bonds successifs, ou plutôt s'y coule avec la souplesse d'une couleuvre, grise, flasque, entortillée. Depuis le haut, on ne voit qu'elle. Ses boucles courtes et répétées prennent tout le terrain, comme les marches d'un escalier gigantesque. Lorsqu'on a franchi ces lacets et qu'on les regarde du bas, un si grand développement sur un si petit espace ne manque pas de frapper. On dirait de grands retranchements, des parallèles barrant la

hauteur avec les rangs de bornes comme des fusiliers prêts au feu de peloton. Un rocher porte l'inscription : *Suvarovii Victoriis*. Ensuite, en même temps que la route, le Tessin bleu tombe par gerbes successives entre les rocs clivés par masses très nettes. La route descend à son côté avec flexuosité, avec la grâce d'un ruban qu'on déploie. Des croupes qui s'entrecroisent en vallonnements s'habillent de quelques maquis; mais ce n'est encore qu'une certaine nudité verte sous l'azur tendre du ciel méridional.

Tout à coup, on sort de la gorge; et c'est un éblouissement, comme si Armide l'enchanteresse vous eût arraché au froid des tempêtes d'hiver, à la prison des roches où les défilés n'ont jamais de soleil pour vous transporter subitement dans l'éden de ses jardins. Du ciel immensément agrandi, une lumière tiède pleut sur la terre, pénètre tout, s'insinue partout et fait rayonner les choses avec une tendresse indicible. Douceur pleine d'accent, libre de toute mollesse. Le val Tremola, que nous descendons, et le val Bedretto confluent dans la conque d'Airolo; et toutes les pentes s'abandonnent sans brusquerie, laissant aller à longs plis



Val Bedretto et Pizzo Rotondo, vus de San Giacomo.

*Piora.*

la robe de leur végétation colorée. Prairies luisantes, mélèzes blonds, pins bleus, sapins violets descendent jusqu'aux paillettes du Tessin, au bord du cercle de verdure que les toits d'Airolo-la-neuve piquent de coquelicots. Sur la lisière des bois, la coupole d'un fort semble un bouclier renversé au-dessus duquel palpite la grande flamme du drapeau fédéral, écartelée de blanc.

A Airolo, nous entrons en pays lombard, de langue et d'architecture; une des colonnes du trialisme helvétique

*Pizzo Rotondo.*

que. Nous y trouvons la sortie du tunnel du Gothard. La grande avenue du Val Bedretto, qui monte insensiblement jusqu'à des crêtes neigeuses, est une invite irrésistible. Elle est fourrée tout d'abord ;



Lac Ritom.

puis se dénude, ne se revêt plus que de bouleaux pensifs, des *bedre* en dialecte lombard, d'où le nom du pays. Les villages aussi deviennent simples. Le principal est Ossasco dont les chalets sont tout en bois, quelques-uns en rondins, autour de la place occupée par un bachasson rustique. Les séchoirs à moissons se dressent comme des échelles, de frustes agrès de gymnastique. Et le val continue ainsi jusqu'au col de San Giacomo pareillement nu, sauf la flaque de son petit lac. Il est gardé par deux guérites en pierre, frontière politique et ethnique inversée : sur le versant italien, on parle allemand ; et italien sur l'helvétique.

Revenons à la tiédeur d'Airolo. La vallée du Tessin y prend le nom de Leventina. Et au sortir de la belle conqué, elle a une cluse d'une grande



Environs de Piora. Altanca.

beauté. La gorge se resserre, baignée de verdure, des pins d'un côté, une pelouse de l'autre. Puis la cassure devient si étroite que seul le torrent vert plaqué de blanc peut passer dans la roche ouverte en portique. Le chemin de fer et la route, chacun sur une rive, se creusent des tunnels. La route franchit le pas à travers une triple arcade, comme des arcs triomphaux romains que le poids des siècles aurait éprouvés. Là se détache le chemin qui conduit au lac Ritom, et la promenade est d'un charme inexprimable. Des petits villages de pierre, très alpins, s'échelonnent sur la montée, leurs églises au bord de la vallée. Puis au milieu des bois, on pénètre dans une gorge dont le fond est barré par une cascade, un jeu d'eau qui s'épand largement en quatre gradins superposés. Les colonnes d'eau blanche semblent des tuyaux d'orgues toujours résonnant d'une magnifique fugue alpestre. L'Alpe Inférieure, bien seule dans son nid de cailloux, est une sorte de village cubiste dont les bicoques sont plantées avec la même netteté tout plein naïve que celles que Cézanne peignit. Quelques pas encore, et l'on arrive à Piora, sur le bord même du lac Ritom. Il est immense, ce lac de montagne. Les bâtiments de

l'hôtel semblent petits à côté de cette vaste étendue. Un barrage à double cintre accolé, dont les passerelles sont garnies par les postes de manœuvre, forme un ensemble monumental. La nappe d'eau s'étend infiniment tranquille en son vert délavé. Et l'on s'étonne qu'elle paraisse plus lointaine que les monts qui la bordent, nets, adoucis par la verdure qui monte jusqu'à leur faite. Cette paix bucolique est enveloppée dans l'éclat franc qu'a le soleil, en altitude. Au loin, la raie argentée d'une cascade, un peu de neige soulignant une crête, une immense clarté diffuse, là-bas, vers les cols qui conduisent au Lukmanier. Comment résister à les passer ?

Mais il faut revenir pour redescendre la grande vallée. Parmi toutes celles des Alpes, elle a un accent dont on ne retrouve nulle part l'équivalent. Ce n'est pas la solennité un peu mélancolique de la Valteline, ni la gloire trop prodigue du Valais, ni l'exaltation triomphale de la vallée de la Romanche, ni le pittoresque coloré de la Durance ; c'est une grande dame de la Renaissance, élégante et d'une souple noblesse. Nulle autre que la vallée du Tessin ne possède cette grâce enveloppante et



Giornico.

cette douceur sans faiblesse. Pas une ligne heurtée, pas une écorchure, pas une défaillance. Les lignes pleines de style qu'ont les pentes sont encore affinées par l'épaisse végétation qui recouvre presque tout. Lorsque la roche apparaît, c'est encore une beauté. Le lit d'une cascade, le creux du torrent, un piton, un pan de muraille verticale rehaussent le site de fierté. Et parfois, dans le lointain du ciel, la neige d'une cime semble promettre l'infini à toute cette joie terrestre. A travers la royale avenue, le Tessin précipite sans fougue son eau bleue passémentée d'argent. Tantôt il sort d'une gorge fourrée de pins et de mélèzes, tantôt il se brise en chutes, ou bien se joue sans obstacle au fond de la vallée. Des

cascades innombrables, à chaque pas, viennent lui apporter leur eau. La vallée continue à descendre par méandres très souples à travers ses défilés que tempèrent successivement de grands plans horizontaux. A chaque détour, on craint que ce ne soit la fin, que la nature ne soit lasse de tant donner, et on s'attend à choir dans l'univers de commune banalité. Mais non : il y a encore une nouvelle perspective à travers la



Eglise de San Carlo de Negrentino.

beauté. L'œil a peur de s'en lasser et s'imprègne du paysage, à longs traits. Et la superbe vallée continue à se prodiguer sans faiblir. Plus on descend, plus apparaît la végétation méridionale: des arbres plus clairs, une plus grande variété dans les cultures. Et partout essaimés, de petits pays serrés et propres avec parfois de vieux châteaux, et toujours la flamme aigüe de leur clocher lombard.



Campanile de Malvaglia.

Car nous sommes presque au berceau de ce beau style, tout près de Campione, non loin de Côme où il naquit. Et la vallée du Tessin est certainement la première à travers laquelle il s'élança à la conquête de l'art occidental. Les échantillons qu'il y a laissés peuvent être rangés parmi les plus purs qui soient. C'est l'église de Giornico, un bijou; celle de San Carlo di Negrentino avec sa double abside et son clocher un peu ramassé à triple rang de fenêtres; c'est le clocher de Malvaglia avec l'armature de ses lésènes qui lui donnent tant d'élancé, et ses petits

arcs à chaque étage; c'est l'église d'Arbedo sous la montagne écrasante, et d'autres par dizaines. Les témoignages d'une longue histoire sont visibles à chaque pas. Ils abondent à Bellinzona, capitale du Tessin, beauté franche et robuste comme son nom même.



Bellinzona. Giubiasco.

La vieille ville se peletonnait autrefois entre deux mamelons qui la commandaient de leurs châteaux crénelés. L'un, du côté de la montagne, avec sa double enceinte de créneaux en queue d'aronde, ses tours couvertes et son donjon carré était le château des baillis de Schwyz. L'autre, sur la butte qui sépare la ville de la vallée, est plus vaste et possède des tours élevées. C'était le château des baillis d'Uri. Unterwalden avait aussi le sien, le Corbé, plus haut sur les flancs du mont. De murailles la ceignaient. Aujourd'hui, elle s'est répandue en belles constructions neuves à travers la campagne. Les maisons sont enfouies dans les jardins. Elles vont très loin, par essaim, dans ce pays plantureux. Mais quel caractère, dans le centre, dans le vieux berceau de la ville. On est en Lombardie, tous les détails le disent, et le souvenir de



Bellinzona. Château d'Uri.

maintes villes arrive à la mémoire. Les rues, comme à Milan, sont pavées de cailloux pointus, fichés en terre, et qui seraient cruels au pied sans les bandes de roulement formées de dalles polies. Les rues, ordinairement



Jeunes filles tessinoises.

d'un seul côté, sont bordées d'arcades à petits piliers légers et jetées n'importe comment, de biais, en retour, en angle ; et cela rappelle invinciblement Modène. De vieux palais sont fiers de leurs galeries et de leurs jardins suspendus. L'un d'eux, comme le Palazzo Litta de Milan, flamboie de ses briques rouges, avec des dentelles de sculpture. La Mairie, toute neuve, est une très intelligente reconstitution d'architecture lombarde. La tour, cependant, avec sa sveltesse et son couronnement crénelé aurait quelque chose de florentin. On sent une odeur



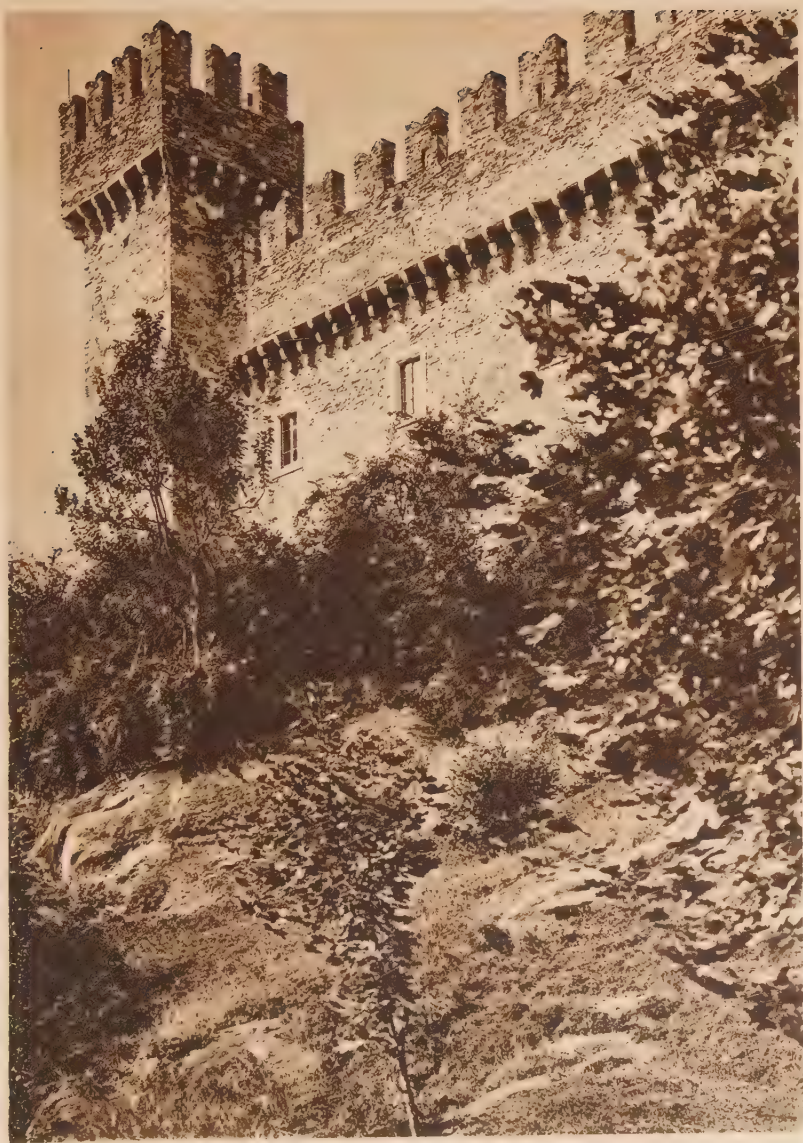
Bellinzona. Château de Schwyz.

un peu âcre, cette odeur de bonne charcuterie, comme à Bologne, et qui n'est pas du tout désagréable. Il y a des étalages de fleurs et de fruits multicolores. Tout est propre, partout, jusque dans les venelles et dans les impasses qui forment un labyrinthe autour du château



En Tessin.

d'Uri. La population, d'une belle allure méridionale, rayonne de la joie de vivre. Ces filles du Tessin surtout sont admirables de formes plantureuses, le corsage abondant sous la chemisette de toile, les bras ronds et fournis, les mains d'un modelé de race, le visage rond, tout rond, du menton et des joues, mais les traits marqués, et riant de tout l'éclat de ses dents et de ses yeux. La tête est serrée dans un foulard de couleur vive, noué en flot derrière la nuque, avec des mèches noires qui veulent fuir. Ce sont les petites campagnardes qui viennent ici



Bellinzona. Château d'Unterwalden.

pour le 'marché. Les citadines de Bellinzona ont, en plus, de la finesse. Sur la terrasse qui forme le parvis de la cathédrale, à façade d'un style vignolien composite, plusieurs sortent de la messe par groupes. Et une vieille dame, devant une assistance approbatrice,



Le Ceresio vu de Lugano.

fait l'éloge d'une toute jeune fille qui ne peut s'en défendre qu'en rougissant. *È un fiore di bontà come di giovinezza*, dit la vieille dame. Ce mot charmant pourrait aussi fleurir tes armes, Bellinzona, digne capitale du Tessin, qui allies si joliment la force, la lumière et la grâce.

Au sortir de là, où donc conduit encore la grande avenue sans répit ? Là-bas, du côté de l'aval, on voit une clarté au bout des terres : ce sont les eaux du Verbano, du lac Majeur, luisantes et tièdes. Et bientôt, on est à Locarno, digne arrivée d'un voyage si magnifique. C'est une station somptueuse, un des rendez-vous de l'élégance mondiale. Et malgré cet afflux, elle a su garder son plein accent local. Le caractère méridional s'y accentue encore, mais sans la grande flore : pas de cyprès, pas d'a-



Vue générale de Locarno.

gaves, rien qu'une végétation magnifiquement fournie. Il y a des platanes et des tilleuls partout. Les villages s'étagent sur les gradins de la montagne dont la verdure est burinée par des ravins profonds, à demi noyés par les plantes. C'est dans l'ombre épaisse et verte d'un couloir semblable que l'on monte pour arriver à la Madonna del Sasso; et par contraste,



Locarno.

le rouge de ces briques flamboie avec intensité au sommet du coteau isolé d'où l'édifice domine le lac. C'est une dentelle, un ensembled'une suprême légèreté, avec ses



Locarno. La Madonna del Sasso.

cloîtres si ouverts, son portique d'un style si harmonieux. Le son de ses cloches a la pureté d'un vol, et on les entend toujours planer, le matin, la journée et le soir, le long des pentes et sur les eaux. Le ciel est bleu; le lac ordinairement calme. Toute l'élégance de la station bat sur la place ombragée qui, devant les grands hôtels, s'étend jusqu'au bord de l'eau; ou bien elle se répand sous les arcades où s'ouvrent les boutiques de colifichets. L'horizon est large. Les montagnes ne cachent plus le ciel. L'esprit aime à se perdre dans cette immensité, com-



Locarno. Le Palais de la Conférence.



Brissago.

me les eaux du Tessin dans le Verbano. Et l'on ne se demande même plus combien, depuis Göschenen, il a fallu traverser de mondes différents pour arriver jusqu'ici (1).



Ronco.

Locarno ! Site heureux fait pour la paix et pour la joie de vivre. La grande politique a essayé de le marquer. Qu'en dira l'histoire ? Elle sourira peut-être. Les sourires de l'histoire sont toujours d'amère moquerie. Mais l'avenue lumineuse du lac invite à tant d'espérance ! On ne peut résister à son appel. On la suit, entre les rives lombardes où les grandes flammes noires des cyprès se mettent à surgir au milieu de la douceur des mûriers. Alentour, les monts s'élèvent, gazonnés jusqu'à leur extrême pointe, et ils dessinent dans le ciel un autre lac, plus vaste. Le site est imprégné de gravité et de tendresse. Nul étonnement, dans l'ample bassin où l'on débouche, d'aborder à des îles heureuses toutes couvertes de jardins que l'on n'aurait cru exister que dans les légendes.

(1) Pour les grands lacs du Tessin, V. GABRIEL FAURE : *Aux Lacs Italiens*, collection « Les Beaux Pays », Editions J. REY, B. ARTHAUD, Grenoble.



Lac Majeur. Isola Bella, Isola Madre et Pallanza.

Ce sont les Iles Borromées dont le nom, à travers le monde résonne avec un attrait si puissant. Et tout proche, séparé du Verbano par un moutonnement de collines, le Ceresio loge ses nappes d'eau au fond de golfes contournés dont chacun forme un lac à soi. Lugano en est le centre. Les



Orsolina.

rues de la vieille ville sont bordées d'arcades trapues, mais blanches, et où la fraîcheur se réfugie dans les journées d'été. Sur le front du lac, c'est un immense développement d'avenues, de jardins et d'hôtels.

La géogra-

phie politique est ici, comme l'autre, irrégulière; et la frontière sinue dans ce labyrinthe, avec des enclaves et des pointes. Des monts à la tête arrondie offrent de prestigieux belvédères : le San Salvatore, le Generoso, le Bré. Depuis là-haut, on voit les bassins et les promontoires comme un archipel tout baigné d'une lumière mélancolique. Le mysticisme s'y réfugia. Mais on voit déjà briller la gloire du lac de Côme, avec la courtine des cimes qui le bordent; et nous n'avons qu'à y descendre pour nous trouver en pleine Italie.



Cadenazzo.



Gruyères et le Moléson.

VI

La Gruyère, Fribourg et Neuchâtel

LORSQUE, venant de Montreux, on passe le col de Jaman pour entrer dans la Gruyère par la vallée de l'Hongrin et Montbovon, on se sent transporté dans un autre monde, et qui vous repose après l'exaltation des grandes Alpes et la somptuosité des lacs. Plus rien de tendu, ici; tout est bucolique, une bucolique d'une fraîcheur captivante. C'est un bain de paix, une véritable retraite d'âme. Les monts ont juste assez de hauteur pour la clôture de cet hermitage, parfait asile de travail et de méditation. Avec harmonie s'équilibrent les masses vertes, tour à tour claires et profondes, des prairies et des sapins. La lumière arrive tamisée dans le creux du vallon où court l'eau claire. Elle n'est jamais sèche, ni trop vibrante, mais reposante aux yeux, et discrète. On a envie de suivre tous les chemins, le long des ruisseaux; de pénétrer dans tous

*Lessoc.*

les bois. Le visage de la nature y est si accueillant et si doux qu'on n'y a point à redouter de surprise, ni la moindre fatigue, ni même de s'égarer en parcourant ces pentes aimables. Elles sont si attachantes, ces vallées extrêmes de la Gruyère, qu'on n'en voudrait jamais sortir, même pas pour remonter la route engageante qui conduit au pays d'Enhaut, dont Château-d'Oex est la capitale, crainte d'y retrouver l'Alpe, et le cirque déchiré de la Gummfluh. On préfère rester dans cette pastorale. On n'y rencontre plus de chalets, mais des chaumières, robustes, quelques-unes

*Fontaine couverte.*

élégantes. Elles portent à leur façade des écussons aux couleurs de Fribourg, blancs et noirs, témoignages des prix obtenus dans les concours agricoles. Et la plupart du temps aussi des têtes de cerfs, de renards, de chamois, comme trophées. Dans quelques églises on trouve aussi des souvenirs d'une autre chasse. Dans celle de Lessoc, entre autres, est suspendu un drapeau pris à Charles le Téméraire dans la journée de Morat. Et jusqu'au fond de ces campagnes résonne encore vivement le nom de cette grande victoire helvétique.

En descendant la vallée de la Sarine, on arrive bientôt au petit village de Gruyères qui a donné son nom au district, bien qu'il n'en soit plus la capitale. Il est juché sur un mame-

lon et encore ceinturé de ses murailles, comme au temps de ses comtes. La légende veut que le premier qui vint prendre possession de cette seigneurie tuât une grue, d'où le blason portant une grue d'argent



L'église de Château-d'Oex.

*Gruyères.*

sur champ de gueule; d'où aussi le nom du pays. Les érudits, grands démolisseurs, disent qu'il s'agit simplement d'un seigneur gruyer, c'est-à-dire ayant surveillance des eaux et des forêts. Quoiqu'il en soit, ces comtes régnèrent longtemps et heureusement sur le pays. On remonte la butte verte couronnée de tours pour entrer dans la ville par une porte fortifiée où l'on voit encore l'écusson peint au-dessous des mâchicoulis. Les défenses sont intactes. Elles pourraient servir aussitôt, si par bonheur le secret des explosifs venait à se

*A Gruyères.*



Le château de Gruyères.

perdre. A quelques pas, c'est la place, qui se révèle au premier coup d'œil comme la place d'armes de la forteresse. De vieilles maisons, dans les styles d'autrefois, entourent son ovale; et au-dessus de la porte des hôtelleries



Gruyères. La maison de Chalamala.

se balancent les enseignes: la Grue d'argent, le Lis de France. L'ensemble, ni aucun détail n'a cet air décrépit qu'on trouve le plus souvent aux cités qui ont trop d'âge. Ici, tout est propre; et d'une telle vérité qu'on est étonné d'y voir les gens en costume moderne. Une crucifixion aux figures peintes et abritée sous un oratoire la domine du côté du château. Au bout de la place, il y a la maison de Chalamala, bouffon des comtes au xiv^e siècle. Elle est blanche, basse, à deux étages seulement. Deux têtes de cerf ornent les

travées supérieures; et la gouttière, se détachant du mur, est terminée par une sorte de casque de zinc caricatural. Les fenêtres à meneaux sont décorées comme par un enfant, ou par un imagier qui a voulu s'amuser. C'est le pan coupé d'un décor d'opérette. Il pourrait servir

*Gruyères et la Dent de Broc.*

pour la *Mascotte*. Mais un peu plus loin, il y a l'église, avec un petit cimetière sans clôture entre elle et les remparts. Les chemins de ronde, les banquettes de tir, les créneaux hourdés n'ont pas l'air d'avoir changé depuis le moyen âge. On se demande pourquoi l'archer de garde n'est pas à son poste. Une telle vue en apprend davantage sur le rôle de ces bourgs féodaux que de longues dissertations d'histoire. Les croix des tombes semblent une compagnie de bons soldats en ordre pour la bataille. Les morts continuent à veiller sur les vivants. Au-dessus de la porte du château

*Gruyères. Le Calvaire.*

flamboient les armes des familles avec lesquelles s'allièrent les comtes : Sessey, Miolans, Costa, Vergy. Depuis les terrasses et les tours on a des vues charmantes sur la contrée. Les salles anciennes y sont



Bulle.

pleines d'armures, de fresques, de souvenirs. Et le salon moderne a été peint par Corot. Quel autre artiste eût mieux convenu à la douceur agreste de la Gruyère? Mais ce ne sont point les comtes qui ont fait exécuter cette décoration. Le dernier d'entre eux, au xvi^e siècle, malgré la bonté de la dynastie et sa geste glorieuse eut son fief saisi pour dettes. Quelques années plus tôt, et l'Arioste eût donné un éclat de son rire héroï-comique à cette fin de domination.

La capitale de la Gruyère est Bulle : un bourg très ouvert, trop ouvert peut-être car il se disperse en places et en avenues. A ce signe, à l'ampleur inusitée du champ de foire, au nombre des banques et des hôtels, on reconnaît un gros centre agricole. C'est ici en effet que se traitent les marchés du fromage de Gruyère, célèbre par le monde, et de la superbe race laitière qui le produit. La vieille place en rectangle,



Bulle et le Moléson.



*Pierre tombale
du Pauvre Jacques.*

ombragée de tilleuls, très grande déjà, est bordée par la masse du château à tours rondes et par deux églises. La principale, tout au bout, a quelques tombes au pied de ses murailles; et elles sont d'une telle propreté qu'on n'éprouve point à leur vue cette ordinaire tristesse de décomposition funéraire. L'une d'elle est marquée par une plaque ovale de marbre violet qui porte trois lis d'or. On y lit cette inscription : « Ici reposent le Pauvre Jacques de Madame Elisabeth de France, décédé en 1836 et Marie-Françoise Bosson, née Magnin, son épouse, décédée en 1835 ». Né près d'ici, à Bellegarde, Jacques fut appelé à Montreuil pour y présider à la basse-cour de Madame Elisabeth de



Intérieur de chalet dans la Gruyère.

France, sœur de Louis XVI. Mais il fut pris par un tel mal du pays que Madame, pour le guérir, fit venir de Gruyère Françoise Magnin, et les maria. La Marquise de Travannet fit de l'aventure une complainte que nos grand'mères chantaient encore; et pour rendre la chose plus galante, elle invertit les rôles, attribuant le regret à la belle :

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi
Je ne sentais pas ma misère.
Mais maintenant que je suis loin de toi,
Je manque de tout sur la terre.



Armaillis du Gros Moléson.

L'histoire du Pauvre Jacques est le symbole de la nostalgie qu'ont souvent les Suisses loin de leur terre natale.

Un autre chant est né

non loin de là, aux Colombettes, et il exprime très largement le caractère pastoral de toute la terre helvétique : c'est le Ranz des Vaches. On l'entend résonner toujours dans ce patois doux et sonore qui fait passer



Bulle. Foire de la Saint-Denis.

sur ces campagnes comme une bouffée de Provence. « Lès Armaillis dei Colombetté — dé bon matin sé san lèvà. — Ha ! ha ! ha ! ah ! — Liauba ! Liauba ! por ariâ. » Cette terre a créé de la poésie et des chants en abondance ; mais celui-ci s'est élevé au rang d'un hymne national. On parcourt cette terre mamelonnée. A peine si elle est relevée par la Dent de Broc, dans le lointain, et bien modeste. Des prairies, rien que des prairies, à perte de vue, par toutes les ondulations du terrain. Il n'y a pas d'autre culture. Le paysage est soutenu par des sapins, en bois sur les crêtes, en bouquets dans les creux, isolés au milieu des prés. A travers la campagne sont dispersées les piches rouge clair des toits des villages ; et les bâtiments gris des laiteries dans les coins des pâturages, ces grandes laiteries qui sont la richesse de la province. On y fait la savante préparation du gruyère, dont la qualité



Barrage et lac de Montsalvens.

est due avant tout à l'herbe, drue, tendre, une vraie gourmandise, et toujours naturelle, jamais artificiellement poussée. Elle est meilleure encore dans la montagne; et si, l'été, quelques bêtes n'y vont pas, ces superbes vaches à la robe blanche et noire, on a soin de les faire paître et de les traire la nuit. Il est bon de monter dans les alpages pour assister à la fabrication. Au-dessus du foyer circulaire, soutenu par un bras mobile, est le chaudron qui contient quatre, cinq cents litres de lait, et, dans certaines installations modernes, jusqu'à douze cents. Les robustes armaillis, à la face ronde, élargie, s'affairent alentour, du troupeau à la fromagerie.



Au Petit-Mont.



Bellegarde.



Charmey. Les Arses.

milliers de meules y sont sur les rayons.

On aime à s'enfoncer davantage dans ce pays abondant et gras comme le lait qui s'y épanche à torrent. Une route s'ouvre à travers les vallons par Montsalvens, Charmey, Bellegarde. C'est peu de dire une route : une allée de parc où tout semble disposé pour caresser le regard. La Dent de Broc, avec sa tête de roche où les sapins mettent un panache, en marque l'entrée. On arrive au lac de Montsalvens, soutenu par un barrage en cintre. La grande muraille grise, toute unie, s'élève au-dessus de la gorge comme une construction fantastique, un Valhalla surgi de l'abîme où

Ils sont vêtus d'un pantalon bleu ; une sorte de souque brodée et à manches courtes, le *bredzon*, laisse voir une chemise à carreaux bleus et blancs ; et sur le sommet du crâne, ils portent la capette ou calot de paille rond, ornée de deux galons de velours noir à liserés rouges, avec un toupet de laine au sommet. Les armaillis ont toujours une besace en bandoulière ; et ils descendent leurs fromages sur l'oiseau, tablette ingénieuse, souvent artistique et qui s'appuie sur les épaules, pour les mettre dans les immenses entrepôts coopératifs de Bulle où l'on en fait le traitement jusqu'à la vente. Des



Charmey. La Delèze.

écument en tourbillons les gerbes de l'eau qui s'y précipite sans répit, qui ruisselle de partout. Mais derrière le demi-cercle de ce trou tumultueux qui met sa dissonnance géométrique en un site d'un



Vallée de la Jogne et Charmey.

tel liant, s'étend la nappe indéfinie du lac. Les eaux vertes ont remonté haut dans tous les vallons adjacents, noyant les terres, agrandissant le lac par des baies qui s'épandent à même le gazon, découpant des promontoires herbeux. C'est une image de la force jeune de la terre au temps où les cours d'eau ne pouvaient pas encore s'en aller en une fuite libre vers le bas. Lorsqu'on abandonne le lac, le vallon se resserre; mais sauf les roches des Gastlosen qu'on entrevoit dans le lointain, la terre est enveloppée dans la verdure, une verdure en plusieurs tons, épaisse, et comme liquide. Elle submerge tout; le bleu du ciel ne peut rien sur elle : il est obligé de subir sa teinte. Des villages cossus s'échelonnent le long de la route; et en pleine campagne on voit de grandes fermes, des bâtiments de bois à forme très allongée, toit débordant, comme des galères mises à

sec, la carène en l'air, après un combat où la proue aurait été fracassée. Cet enchantement se poursuit jusqu'à Jaun-Bellegarde, où naquit le pauvre Jacques; et l'on comprend qu'il ait regretté un tel pays même sous le ciel de la douce Ile-de-France.

En descendant la vallée de la Sarine par un pays à peine moins beau, on arrive à Fribourg, la glorieuse ville fondée en 1177 par Berchtold IV de Zähringen. Le nom fut choisi à dessein, comme en Brisgau, pour indiquer un bourg de liberté dressé contre la féodalité anarchique. Par le viaduc de Pérolles, aux grandes lignes simples, on arrive dans le quartier moderne, la ville de gare qui n'a presque pas touché la vieille ville, demeurée comme type de la commune bourgeoise d'autrefois. Elle est établie sur une colline ardue qui va en s'abaissant vers l'encaissement de la Sarine dont la boucle enferme les vieux quartiers. Les falaises, la rivière et le torrent du Gotteron formaient des fortifications naturelles. Mais il y a aussi les vieilles murailles, bien conservées et entretenues, qui courent sur ce terrain irrégulier avec, de loin en loin, les tours. De maint endroit s'ouvrent des perspectives d'un extrême pittoresque



Fribourg. Pont du Milieu ou des Tisserands.



Fribourg. Le pont de Zähringen.

sur ce monceau de constructions accrochées à la pente. Des rues commerçantes conduisent aux Places, toujours irrégulières et d'une beauté inattendue. La plus curieuse est celle du Tilleul, ainsi nommée du Tilleul de Morat qui provint, dit la légende, d'une branche de tilleul apportée à Fribourg par un soldat pour annoncer la victoire de Morat, et plantée ici. Quoi qu'il en soit, l'arbre est bien vieux, étayé et recrépi, comme une bâtisse qui fléchit. Tout près de là, l'Hôtel cantonal, en même temps Maison de Ville, édifié sur l'emplacement du château des Zähringen, est demeuré le centre historique de Fribourg, avec son double escalier couvert et son beffroi polygonal surmonté d'une toiture en clocheton qui abrite le jacquemart. On peut accéder au plus haut de la ville par une sorte de galerie montante, un couloir rustique avec des marches qui côtoie des jardins; et l'on arrive dans l'endroit tranquille où s'abritent l'Université, le Collège, et aussi le Musée dû au legs de Marcello, pseudonyme d'atelier de la Duchesse Adèle Colonna, née d'Affry, de vieille lignée fribourgeoise. Il contient entre autres deux toiles de Regnault, des études d'Espagne, non terminées mais des chefs-d'œuvre. De ces



Fribourg. La Tour Rouge, la Tour des Chats et la Porte de Berne.

terrasses, comme de partout, on aperçoit la tour de la Collégiale qui domine toute Fribourg de sa taille un peu massive. Le couronnement est joli : une sorte de diadème gothique composé d'un faisceau de clochetons inégaux. Ce panache toujours dressé donne à la ville un certain air de fierté. Le porche est assez composite. Sa quadruple voussure ogivale abrite une assemblée de statues et, dans le tympan, un Jugement dernier d'une composition très expressive. La façade, au-dessus de la balustrade ajourée, est garnie par une rose dont les arcatures et les meneaux sont d'une telle finesse que nulle autre ne saurait mieux qu'elle mériter son nom de fleur. Elle s'épanouit vraiment, dans la fraîcheur perpétuelle de ses vitraux. L'intérieur, de lignes sobres, a un grand caractère de recueillement. La tribune porte les fameuses orgues d'Aloys Mosser, les meilleures d'Europe par la qualité des sons dont la pureté et le fondu touchent à la perfection. Derrière la Collégiale, à quelques pas, le Grand Pont enjambe le ravin de la Sarine et débloque la ville qu'il isolait. Jusqu'en 1924, c'était un pont suspendu à grande portée tendu comme un fil au-dessus de la coupure, et l'on avait fini par s'habituer à cette

ligne grêle qui dégarnissait le site. Il a été remplacé à cette date par un ouvrage monumental, et digne des Romains. C'est un pont en ciment armé qui a sept arches de trente mètres d'ouverture chacune. Les piles robustes, d'une ligne étonnante, sont comme entravées à leur base par un pont inférieur qui les traverse toutes. Pas d'ornements inutiles. La matière est juste habillée d'un revêtement rustique qui la fait valoir. La beauté de la construction se montre ainsi dans son essence, faite de proportions justes et de simplicité. Le tablier est à cinquante mètres au-dessus de la rivière. C'est un belvédère sur le plus curieux de la vieille ville qui s'étend au bord de l'eau. Le spectacle est de qualité. Dans l'éloignement de la perspective plongeante, les maisons, le pont de bois couvert, l'arche fortifiée qui enjambe un torrent, les murailles, les tours carrées à toit pointu avec leurs créneaux garnis de hourds blancs et noirs aux couleurs du Canton, les mamelons d'une jolie courbe, les arbres, une gorge profonde terminée par une falaise estompée, le cours vert clair de la rivière, tout, et jusqu'à la roche trouée en arcade par un jeu de la nature se présente par petites masses nettes et de lignes très



Fribourg. Eglise Saint-Jean et la cathédrale.



Fribourg. La Tour de Morat.



Fribourg. Le Musée.

écrites comme dans les aquarelles des vieux maîtres. C'est un Albert Dürer par la franchise des teintes, la naïveté de leur gamme et la poésie de la composition. On s'attarde à savourer les détails, par exemple le rempart qui monte obliquement, de tour en tour, souligné par un escalier de ronde au toit de briques. Et l'on est pris alors par un désir fou d'aller à la découverte à travers ces faubourgs si curieusement logés dans le cirque formé par les falaises de la Sarine, en molasse jaune et violette. De tous les côtés on y est conduit par une chute d'escaliers ou de rues pentueuses : le Court



Fribourg. La Sarine et la cathédrale.

Chemin, la Grand Fontaine, la Neuveville qui tombent parmi les constructions comme un sentier de montagne taillé dans les escarpements. Une seule autre ville au monde asseoit son ancienneté sur des différences de niveau pareillement marquées : la douce Sienne, et Fribourg lui ressemble de tant de façons ! En nous enfonçant dans ces voies pittoresques, nous redescendons aussi le cours des âges à travers une cité des très vieux temps. Les maisons n'ont pas changé, petites, avec leurs rangs de fenêtres à meneaux, leurs plinthes décorées, toutes blanches, toutes nettes, rien de vétuste malgré leur âge. Elles sont abondamment fleuries, surtout de géraniums. Comme ce peuple aime les fleurs ! Quelque jeune fille se penche dans le cadre blanc de la fenêtre pour regarder un passant dont elle a distingué le pas. Quel calme ! On attend qu'une chanson s'élève, la chanson gothique de Marguerite. Au près des vieilles fontaines, on imagine des scènes familières, en idylles ou en larmes, s'accordant avec la symbolique des statues qui surmontent le triomphant. Aux angles, il y a des madones, des saints en bois colorié ; et partout de vieux noms, de vieilles enseignes qui rappellent les cor-



Fribourg. La Fontaine Saint-Georges.



Fribourg. La Porte de Berne et la Tour du Dürrenbühl.

porations d'autrefois. Rien que les auberges font déjà voir toute une arche de Noé en divers coloris : le Faucon, l'Aigle Noir, l'Autruche, le Cygne, le Cheval, le Cerf, le Bœuf; puis l'Epée, le Lis de France; et le Sauvage qui se vante de remonter à 1399, sur la place Saint-Jean où le saint, sur la fontaine, préside au marché aux bestiaux. Les vieux ponts sont jetés sur la Sarine en un dédale qui fait que l'étranger ne sait jamais où il se trouve. Le plus ancien est celui de Berne. Il est en bois, et couvert. Une poutre, tout du long, sert de banquette, et les jeunes gens du quartier s'y rassemblent. Quand on l'a passé, juste à droite, on trouve une jolie maisonnette blanche aux fenêtres en dentelles. Une Vierge dorée, dans sa niche, en décore le coin; et juste devant la porte, à la fontaine, se trouve la statue de la Fidélité sous la forme d'un chevalier brandissant un pennon. Est-ce une fée qui habite là? Presque : une blanchisseuse. Elle doit repasser les linons de la Belle au Bois Dormant. Et justement une allée invite vers un paysage charmant : elle côtoie l'arcade naturelle ouverte dans la roche, une chapelle, de vieux remparts; et très au-dessus, un pont suspendu semble un praticable du paradis,



*Fribourg. Fontaine de la Fidélité
et Pont du Gotteron.*

où les voitures font entendre un roulement de tonnerre sans frayer. Et l'on pénètre dans l'adorable défilé du Gotteron, très étroit, fourré d'une végétation sans désordre. A chaque pas, on s'enfonce dans le plus délicieux mystère; tellement qu'on a peur de le troubler, et on revient vers la gloire de la ville. On s'attarde encore dans les carrefours dont la perspective est si joliment décorée par les fontaines : celle de Samson, un guerrier Renaissance qui ouvre la gueule du lion;

Sainte-Anne portant la Vierge et Jésus enfants, d'une étonnante composition sculpturale; et la plus belle, la Samaritaine, dans le carrefour où commence la montée de Stalden. Le Sauveur et la femme sont de chaque côté de la margelle du puits que surmonte un portique décoré où s'accroche la chaîne et le seau de fer. Ces trois chefs-d'œuvre, et il en est d'autres, sortent du ciseau d'Hans Geiler. Ces vieux maîtres étaient vraiment des sculpteurs. Leur étonnant sentiment du volume venait d'une longue tradition d'imagerie. Ils marquent le point sensible entre l'Italie et le Nord, sans morbidesse, avec cette divine gravité, on n'oserait dire lour-

deur, qui est d'un accent inexprimable. Et dans la ville haute, on respire une atmosphère de société polie, d'aristocratie de vieille souche et sans morgue, toute une vie locale avenante à laquelle on voudrait bien prendre part. Mais c'est à un fils de l'endroit qu'il faut demander de la décrire. Écoutons Gonzague de Reynold : « Nulle part ailleurs qu'à Fribourg, ... on ne sent le parfum rose et léger de la vieille France. C'est comme une odeur de patchouli et d'origan dans une poussière de pastel. C'est une certaine politesse qui peut être parfois débraillée, un certain naturel qui peut être souvent gaulois, une certaine culture de collège, et surtout ce don de ne pas prendre les choses trop au sérieux... Cela vient du service étranger, de Versailles, avec les habits rouges, les brevets de comte ou de marquis, les vieilles croix de Saint-Louis... »

Au sortir de Fribourg, on est attiré par Morat, ville médiévale. Les vieux remparts enserrent la ville, au-dessus du lac, comme une Carcassonne que Viollet-Leduc n'aurait point dérangée. Ils courent ininterrompus, avec leurs chemins de ronde et leurs créneaux protégés par les toits couverts de briques. Et en cet enclos d'un si savoureux caractère, il y a un pêle-mêle de maisons anciennes, on n'oserait dire vieil-



*Fribourg. Fontaine de la Fidélité
et rue des Forgerons.*

les, tant elles sont propres. La ville toute tranquille n'est traversée que par une rue. Mais entre la porte de Fribourg et la porte de Berne qui la



Morat. Le lac et le Mont Veilly.

délimitent, elle est si élargie que c'est une vraie place, oblongue, la place d'armes de cette cité héroïque. Les petites maisons tout en hauteur se serrent les unes contre les autres, l'air joyeux, avec les contrevents verts de leurs fenêtres qui se touchent toutes, les vieilles enseignes, les toits en encorbellement surmontés de mansardes rouges qui regardent avec curiosité ce qui se passe en bas. Le rez-de-chaussée est bordé par des arcades surbaissées comme fréquemment en pays suisse et savoyard. Mais ici, on a de la peine à les voir. Elles sont noyées dans des fourrés de verdure et de fleurs, un vrai printemps, une avenue de mai toujours préparée pour quelque fête familiale. Mais en contre-bas, par la perspective des terrasses, on entrevoit le lac. Il est petit pour la Suisse; ailleurs, il passerait pour grand. Il étend la nappe mélancolique de ses eaux dont la teinte ne sait se décider entre le vert et le gris. Cependant, les couchers de soleil y peuvent être d'une tragique intensité : des nuées

noires nagent dans l'ocre liquide, et les eaux couleur d'ardoise ont des reflets d'or pâli.

Sous les murs de la ville, le 22 juin 1476, l'armée helvétique confé-



Morat. Les remparts.

dérée, inférieure en nombre, battit complètement les troupes de Charles le Téméraire après un combat valeureux, et sauva ainsi la Suisse et l'Occident d'une régression certaine vers la force barbare. On peut faire du champ de bataille une visite émouvante sous la conduite du Major de Vallière. A la place de l'ancien os-



Morat. La Grande Rue et la Porte de Berne.



Bienne. Vue générale.

suaire s'élève une colonne où on lit : « *Victoriam XXII Jun. MCCCCLXXVI patrum concordia partam novo signat lapide Respublica Friburg MDCCCXXII* ». Et l'on s'écrie avec Byron : « Les noms réunis de Morat et de Marathon iront ensemble à la postérité, couronnés par la véritable gloire. Ces deux triomphes

sont sans tache aux yeux de l'humanité ».

Un autre lac guère plus grand mais plus connu, celui de Bienne, est dans le voisinage, en flanc-garde



Morat. Les remparts.

lui aussi du lac de Neuchâtel. Nous l'aborderons au Sud, par Cerlier, en allemand Erlach, commandé par une gentilhommière qui fut le berceau de l'héroïque famille de ce nom. Ce bout de lac, avec ses tout petits vapeurs qui font le cabotage vers Neuveville, a un air de pays très lointain, presque abandonné, une terre d'aventures où l'on est étonné de se trouver. Au milieu du lac s'allonge l'île Saint-Pierre, où Rousseau résida en 1765 et qu'il chanta dans les *Réveries d'un Promeneur Solitaire*. Mais aujourd'hui, ce n'est plus une île. Elle est reliée à la terre par un isthme artificiel planté de roseaux et de poteaux télégraphiques, praticable d'ailleurs aux seuls échassiers. Le site, toutefois, n'a pas dû changer beaucoup. L'île est un mamelon



Environs de Bienne. Cascade du Taubenloch.

couvert d'une végétation caressante; le lac, une belle cuvette sans grand horizon, entourée par des croupes en partie boisées. Il y a là beaucoup



Estavayer. Le château.

de grâce, certes, mais qui donc aujourd'hui souscrirait aux paroles de Rousseau : « Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève » ? Il n'est aucun site auquel nous appliquerions moins l'épithète de romantique que celui-ci, pour lequel elle fut créée. Mais Rousseau eût été excédé par une nature d'un pittoresque trop intense. Etendu dans le fond de son bateau, il se plaisait à ne voir rien que le ciel ; et il se laissait bercer par le vague de la dérive dont la somnolence gagnait jusqu'à son âme.

Le lac de Neuchâtel offre plus d'espace, plus de couleur, plus de mouvement. La nappe s'allonge de Saint-Blaise à Yverdon, et ses eaux, comme le visage d'un être trop sensible où se reflètent tous les émois, suivent chaque changement du ciel et de la lumière. Leur couleur vibre, bouge, suit avec une incroyable rapidité la marche des heures et les vicissitudes du ciel. Elle s'emble ne point s'attacher à l'eau, flotter en l'air avec la liberté d'un fluide indépendant. Blanche le matin ; puis le bleu réussit à percer la couche laiteuse, s'épaissit, durcit presque à la

fin de la journée, pour s'attendrir et se plaquer de rose lorsque le soleil va disparaître. Le mauvais temps l'alourdit en vert, en gris, en violet sans qu'on puisse jamais saisir l'unité de ton, tellement cette onde est fuyante en sa diaprure perpétuelle. Y trouve-t-on l'image de la perfidie qu'a dite Sha-

kespeare ? Non, car le site est d'une grande bonté ; il rassure, il plaît. A l'horizon, lorsque le temps est clair, brillent les cimes neigeuses de l'Oberland. Et toute une couronne de pays florissants et paisibles entoure le lac. La plupart sont fleuris d'un château à tours rondes en poivrière : Estavayer, Colombier, Yverdon, et le plus émouvant, celui de Grandson, dressé comme un faisceau de piques au-dessus des saules du



Estavayer. Une ruelle pittoresque.

rivage, symbole de la glorieuse victoire qui précéda de trois mois celle de Morat, et la prépara. Des vignobles, partout, garnissent les pentes.



Neuchâtel. Vue générale.

Mais Neuchâtel est la plus belle ville du lac. Elle apparaît au premier abord toute moderne. De grandes constructions bien espacées se prolongent en front de bandière sur la rive avec des allées de tilleuls. Ce sont des édifices publics, quelques-uns grandioses, et qui donnent une idée du développement qu'a pris, dans tous les sens, cette ville d'Université, d'étrangers, de commerce. Sur le lac, les bateaux à vapeur vont et viennent, les voiles glissent, les mouettes perpétuellement tourbillonnent. Et par derrière ce pre-



Neuchâtel. L'église catholique.



Neuchâtel. Eglise catholique et jardin Desor.



Neuchâtel. Le cloître.

mier rang de maisons, s'ouvrent encore de vastes avenues, et des parcs. Mais à la colline s'adosse la ville primitive. Une butte la domine où se dresse, où se hérise un ensemble d'édifices d'une allure tout à fait svelte. C'est le château et la collégiale. A vrai dire, l'un et l'autre ne forment qu'un, ils se confondent en une seule masse où l'on trouve le centre de la vie spirituelle et politique de la cité ; son centre historique surtout. La porte ogivale du château est flanquée de deux tours carrées, très



Neuchâtel. La Fontaine du Banneret.

élégantes; et dont l'encorbellement des mâchicoulis est coiffé d'un haut toit de briques. La Collégiale, malgré les restaurations, est d'une admirable pureté lombarde. A côté d'elle, le cloître ogival



Neuchâtel. La place du Marché.

avec ses arcades à triples ouvertures et à tympan percés chacun d'une ouverture ronde, est d'une grâce et d'une légèreté merveilleuses. En face du porche est la statue de Farel le gapençais, venu ici en réformateur. Il élève la Bible au-dessus de sa tête, en un geste énergique. Cet endroit est tout à fait tranquille. Il est entouré de presque tous les côtés par un vallon comme par un fossé profond. C'était autrefois une belle citadelle, et c'est aujourd'hui un îlot de repos où se marient l'architecture et la verdure. La pierre a une couleur ocre clair; le feuillage des arbres est épais. Et cela fait une assonnance de tons vigoureuse, très poussée, d'un caractère calme et où les bruits paraissent s'étouffer. Les jardins sont établis dans les remparts; et outre le lac, on peut embrasser, vers les terres, une partie du Canton de Neuchâtel.



Neuchâtel. Le château.

C'est le Jura formé de crêtes parallèles, de gorges encaissées, de plateaux en prés-bois où, dans les Franches Montagnes, les chevaux paissent en liberté. Dans les gros pays, comme la Chaux-de-Fonds, la méticuleuse industrie de l'horlogerie est toujours florissante.

Il serait difficile d'embrasser la région dans sa complexité. Mais un site choisi, qui résume assez bien un caractère de ses montagnes, s'offre tout près : ce sont les gorges de l'Areuse. Un chemin de fer les remonte, vers la France et Pontarlier où l'on accède par le col des Verrières. Il a de l'audace, mais aussi de la discrétion. On ne l'aperçoit presque jamais parce qu'il se faufile dans les arbres et dans les tunnels.

C'est depuis Noiraigues qu'il convient de redescendre pour voir ce qu'il y a de plus rare dans le site. Dès cet endroit, le val est d'une grande étroitesse, et d'une fraîcheur inexprimable. De toute part, malgré leur raideur, les pentes sont boisées. A peine si le front d'une falaise arrive à percer, juste sous le ciel. L'Areuse, dans la fissure qu'elle s'est creusée, fait courir son eau qui reste toujours d'un beau

vert glauque, même lorsqu'elle écume. On dirait une décoction de la mousse qui tapisse les cailloux du fond. Des sapins et des saules marient leurs deux verts mâle et femelle. Tout à coup, le sentier s'engage dans le cañon même par un aménagement fort ancien : c'est la traversée du Saut de Broc. La piste s'accroche à la sinuosité de la roche, suit tous les jeux où l'eau s'est complu depuis des siècles qu'elle sculpte cette fissure. Ce n'est même plus une fissure, mais un ancre. Le sentier n'a plus de prise sur la muraille. Il traverse sur l'autre bord par un pont en dos d'âne pavé de cailloux. Et bientôt il sort de cette étreinte de pierre pour déboucher dans un site élargi, calme, boisé. Et dans une clairière s'élève une maisonnette à deux étages, avec des meneaux et toute revêtue de plantes grimpantes. Rousseau, en septembre 1764, y coupa d'un intermède agreste le dramatique, le décevant séjour qu'il fit à Môtiers, dans le haut de la vallée. Il se plut, dans cette retraite apaisante. Rien d'exalté, rien de fier. Au-dessus de la houle des sapins, au bord du ciel, à peine le sommet d'une falaise qui s'empourpre lorsque le soleil décline. L'Areuse coule avec moins de hâte, et le reste du val n'est plus que séré-

*Granson.*

nité tranquille. On continue à le descendre en s'abandonnant, de compagnie avec le pauvre Jean-Jacques, à ce sentimentalisme de nature qui le charmait. Et en suivant le fil de l'eau et de ces pensées, on arrive à Boudry, patrie de Marat. Lui aussi dut venir souvent faire du sentiment parmi ces gorges avant de devenir l'Ami du Peuple. Ceci peut conduire à cela. La plus belle nature et la plus douce, il ne faut pas l'emplir de nous-mêmes; sinon, elle risque de nous ramener à la bête. C'est pourquoi on est heureux qu'en pays helvétique, au-dessus des beautés de nature, brille toujours une flamme spirituelle et de civilisation.

Annecy, 6 décembre 1926.

P. GUITON.

FIN DU TOME I



Environs de Neuchâtel. Château de Valangin.



Au sommet de la Tête Blanche : le Weisshorn, le Rothorn de Zinal, l'Obergabelhorn.

TABLE DES MATIÈRES

Chap. I. — Genève et le Léman.	9
II. — Le Bas Valais.	45
III. — La Vallée de la Viège et Zermatt	93
IV. — La Vallée de Conches et les Grands Cols.	123
V. — Le Saint-Gothard et le Tessin	153
VI. — La Gruyère, Fribourg et Neuchâtel.	181



La cabane Bertol.

Les relevés photographiques de cet ouvrage sont dus à MM.

ATTINGER, de Neuchâtel

(Photographies des pages 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218)

BOISSONNAS, de Genève

(Photographies des pages 8, 9, 12 bas, 14 haut, 15 haut, 22 haut, 23, 25, 39, 40, 41, 43 bas, 46, haut, 49, 50, 51 bas, 61, 64, 69, 72, 73 bas, 128 haut, 129, 131, 143, 151, 183, 208 haut, 209, 210, 211)

BOFF, de Genève

(Photographie de la page 130)

CHARNAUX, de Genève

(Photographie de la page 21 bas)

DUPERREX, de Genève

(Photographies des pages 58 bas, 59 bas, 60, 98, 99, 114)

GABERELL, de Thalwill

(Photographies des pages 53, 56, 65, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 102, 119 bas, 122, 124, 125, 126, 127, 128 bas, 144 haut, 145, 147, 148, 150, 153, 154, 156 haut, 157, 159, 160, 161, 162, 164 bas, 180)

GLASSON, de Bulle

(Photographies des pages 181, 182, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208 bas)

GRANIER, de Mende

(Photographies des pages 54, 106)

GYGER, d'Adelboden

(Photographies des pages 66, 67, 68, 70, 71, 77, 85, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 97, 100, 101, 105 bas, 109 haut, 110, 111, 112, 113 haut, 115, 116, 117, 118, 119 haut, 120, 121, 123, 132, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 142, 144 bas, 152)

JACQUET, de Genève

(Photographie de la page 21 haut)

KERN, de Lausanne

(Photographie de la page 38)

MEISSER, de Zurich

(Photographies des pages 94 haut, 146)

MINISTÈRE DE L'AÉRONAUTIQUE DU ROYAUME D'ITALIE, Rome

(Photographie de la page 93)

PERROCHET-MATILE, de Lausanne

(Photographies des pages 13, 14 bas, 15 bas, 27 bas, 28, 29, 30, 31, 46 bas, 48 haut, 73 haut, 74 haut, 75, 78, 86 bas, 96 haut, 170, 171, 172 bas, 173)

PHOTO-GLOBE, de Zurich

(Photographies des pages 22 bas, 24, 155, 156 bas, 158, 175, 178, 179)

RÉAL (Clichés Chalonge), de Grenoble

(Photographies des pages 103, 107, 109 bas, 113 bas, 219)

SCHLATTER, de Versoix

(Photographies des pages 37, 45, 47, 52, 62, 63, 74 bas, 76, 167, 168, 169, 174)

SCHNEGG, de Lausanne

Photographies des pages 10, 11, 16, 19, 27 haut, 32, 34, 35, 42, 43 haut, 44, 48 bas, 51 haut, 55, 59 haut)

SOCIÉTÉ GRAPHIQUE, de Neuchâtel

(Photographie de la page 58 haut)

WERULI, de Zurich

(Photographies des pages 12 haut, 18, 20, 26, 86 haut, 96, bas, 104, 105 haut, 108, 163, 164 haut, 165, 172 haut)

GRAVÉ ET IMPRIMÉ
PAR
SADAG DE FRANCE
BELLEGARDE (AIN)
MCMXXIX



